



VERS DEMAIN

POUR LE TRIOMPHE DE L'IMMACULÉE

77e année. No. 939

août-septembre 2016

4 ans: 20,00\$

Sainte Teresa de Calcutta **Visage de la miséricorde de Dieu**



Édition en français, 77e année.

No. 939 août-septembre 2016

Date de parution: septembre 2016

1\$ le numéro

Périodique, paraît 5 fois par année

Publié par l'Institut Louis Even pour la Justice Sociale

Tarifs pour l'abonnement

Canada et États-Unis, 4 ans.....20,00\$

2 ans.....10,00\$

autres pays: surface, 4 ans.....60,00\$

2 ans.....30,00\$

avion 1 an.....20,00\$

Bureau et adresse postale

Maison Saint-Michel, 1101, rue Principale

Rougemont, QC, Canada – J0L 1M0

Tél: Rougemont (450) 469-2209, Fax: (450) 469-2601

Tél. région de Montréal (514) 856-5714

site internet: www.versdemain.org

e-mail: info@versdemain.org

Imprimé au Canada

POSTE-PUBLICATION CONVENTION No. 40063742

Dépôt légal – Bibliothèque Nationale du Québec

Directrice: Thérèse Tardif

Rédacteur: Alain Pilote

Retournez toute correspondance ne pouvant être
livrée au Canada à: Journal Vers Demain, 1101
rue Principale, Rougemont, QC, Canada, J0L 1M0

Tarifs et adresses pour l'Europe

Prix: Surface, 1 an 10 euros. — 2 ans 20 euros
4 ans 40 euros

Avion, 1 an 15 euros - 4 ans 60 euros

France et Belgique: Ceux qui désirent s'abonner
ou se réabonner à la revue Vers Demain doivent
libeller leur chèque au nom de Pèlerins de saint
Michel et faire le virement en France au C.C.P.
Nantes 4 848 09 A et donner leurs coordonnées
par Tél/Fax au 03.88.94.32.34, ou par la poste à:
Pèlerins de saint Michel
5 de la Forêt, 67160 Salmbach, France

Pour rejoindre Christian Burgaud,
notre Pèlerin de saint Michel en Europe:
cburgaud1959@gmail.com
47 rue des Sensives
44340 Bouguenais, France
Téléphone fixe: 02 40 32 06 13
Portable: 06 81 74 36 49

Suisse: Libellez et adressez vos chèques à:
Thérèse Tardif C.C.P. 17-7243-7
Centre de traitement, 1631-Bulle, Suisse
Fax Canada 450 469 2601 — Tél. 450 469 2209
e-mail: info@versdemain.org
th.tardif@versdemain.org

VERS DEMAIN

Un journal de patriotes
catholiques pour le
règne de Jésus et de
Marie dans les âmes,
les familles, les pays

Pour la réforme économique du
Crédit Social en accord avec la
doctrine sociale de l'Église par
l'action vigilante des pères de famille
et non par les partis politiques

Sommaire

- 3** La question de l'examen final
Alain Pilote
- 4** Sainte Teresa de Calcutta
Dom Antoine-Marie, o.s.b.
- 11** Protéger l'enfant à naître
Sainte Teresa de Calcutta
- 14** Mère Teresa a découvert le visage
du Christ. *Cardinal Pietro Parolin*
- 16** «Elle a fait entendre sa voix aux
puissants» *Pape François*
- 17** DOCAT, un nouveau catéchisme
Alain Pilote
- 22** Pourquoi subir le non-sens financier
Louis Even
- 25** Les dettes publiques
Louis Even
- 28** Prions pour nos défunts
Thérèse Tardif
- 30** La miséricorde de Dieu pleine de vie
- 31** La paralysie du «divan-bonheur»
Pape François



Vers Demain est membre de l'AMéCO (Association des médias catholiques et œcuméniques)

La question de l'examen final de notre vie

Comme vous l'aurez remarqué, ce numéro de Vers Demain porte en grande partie sur la toute nouvelle sainte de l'Église catholique, Mère Teresa de Calcutta, la «sainte de l'Année de la Miséricorde», car elle a été, dans tous ses actes, paroles et pensées, le visage de la miséricorde de Dieu. (Voir page 4 et suivantes.) Et ce qui est surtout d'intérêt pour nous de Vers Demain – et ça devrait l'être aussi pour tout catholique et toute âme de bonne volonté –, ce sont les paroles de Jésus qui ont motivé Mère Teresa à donner toute sa vie pour les plus pauvres d'entre les pauvres: c'est parce que Jésus s'est identifié à eux.

Ces paroles, ce sont celles qu'on retrouve au chapitre 25 de l'Évangile selon saint Mathieu, surnommé aussi «l'Évangile du Jugement dernier». Comme le faisait remarquer le Père Bernard Ménard, O.M.I. du sanctuaire de Notre-Dame du Cap dans une de ses homélies (voir Vers Demain d'août-septembre 2012), ces paroles de Jésus sont comme la question finale de l'examen de notre vie, qui décidera si on passera l'éternité avec Jésus ou loin de Lui:

«Jésus s'est identifié aux dépossédés. Il nous a même dit que c'est là-dessus que portera l'examen final que nous passerons à la fin de notre vie. Il nous a donné d'avance les questions d'examen: "J'avais faim; m'as-tu donné à manger oui ou non? J'avais soif. J'étais un étranger, m'as-tu accueilli oui ou non? J'étais nu, malade, prisonnier, qu'est-ce que t'as fait pour moi? — Mais Seigneur, quand est-ce que tu vivais ça? Je ne t'ai pas reconnu. — Dans la mesure où tu l'as fait à un de ces plus petits de mes frères, c'est à moi que tu l'as fait." (Mt 25, 35-40.)

«Il n'y a pas de vie chrétienne sans prière du cœur — ça c'est sûr. Mais il n'y a pas non plus de vie chrétienne sans engagement radical aux valeurs qui ont passionné Jésus au point qu'il y a laissé sa réputation et sa peau.»

C'est donc une question très importante, la plus importante à laquelle nous aurons à répondre de toute notre vie, puisque la réponse décidera de notre salut ou damnation éternelle. À l'école, les élèves aimeraient bien savoir d'avance les questions de l'examen, afin de s'assurer d'avoir les bonnes réponses; et bien, Jésus est si bon qu'il nous a donné d'avance la question de l'examen final. C'est à nous de bien y répondre par nos actions...

Dans le nouveau catéchisme sur la doctrine sociale de l'Église, le DOCAT (voir pages 17 à 21), le Pape François fait cette remarque: «Quand aujourd'hui un chrétien ferme les yeux devant les nécessités des plus pauvres des pauvres, alors de fait, il n'est pas chrétien!»

Être chrétien, ça signifie aussi avoir le courage de dénoncer les injustices, tout ce qui va contre le plan de Dieu et la dignité de la personne humaine. Dans son discours pour l'acceptation du Prix Nobel de la Paix, en 1979, Mère Teresa n'avait pas hésité à déclarer haut et fort, devant les grands de ce monde réunis pour l'occasion: **«Le plus grand destructeur de la paix, aujourd'hui, est le crime commis contre l'innocent enfant à naître. Si une mère peut tuer son propre enfant, dans son propre sein, qu'est-ce qui nous empêche, à vous et à moi, de nous entretuer les uns les autres?»** (Voir pages 11 à 13.)

Dans son homélie pour la canonisation de Mère Teresa, le Pape François déclarait, en parlant de la nouvelle sainte: **«Elle a fait entendre sa voix aux puissants de la terre, afin qu'ils reconnaissent leurs fautes face aux crimes de la pauvreté qu'ils ont créée eux-mêmes.»** (Voir page 16.)

Un de ces crimes de la pauvreté créés par les puissants de la terre, c'est le vol du crédit de la nation, la création d'argent sous forme de dettes, qui rend tous les peuples esclaves des banquiers internationaux. Louis Even la décrit comme étant la plus grande escroquerie de tous les temps. (Voir pages 25 à 27.) Que l'argent soit apparu par milliards de dollars du jour au lendemain, lors du déclenchement de la Deuxième Guerre mondiale, alors qu'on avait souffert pendant dix ans auparavant d'une crise d'argent en temps de paix, est un non-sens financier et un scandale. (Voir pages 22 à 24.)

Comme il est important de dénoncer cette escroquerie des Financiers, et combien encore plus important d'y apporter une solution! C'est ce que ferait le Crédit Social, et c'est pour ça que Louis Even y a consacré toute sa vie, déclarant: «Le Crédit Social est une lumière sur mon chemin, il faut que tout le monde connaisse ça!»

Dans la préface du DOCAT, le Pape François déclare: **«Je rêve d'un million de jeunes chrétiens qui soient pour leurs contemporains la "doctrine sociale à deux pattes".»** En lisant ces paroles du Saint-Père, nous aussi nous nous mettons à rêver d'une multitude de jeunes qui se mettront en marche pour faire connaître le Crédit Social aux autres. L'industriel Henry Ford disait un jour: «La jeunesse qui pourra résoudre la question monétaire fera plus pour le monde que toutes les armées de l'histoire.» Alors, jeunes et moins jeunes, c'est dans l'armée des Pèlerins de saint Michel de Vers Demain qu'il faut s'enrôler! Bonne lecture!

Alain Pilote
rédacteur



Sainte Teresa de Calcutta

Visage de la miséricorde de Dieu

Le dimanche 4 septembre 2016, lors d'une messe célébrée devant plus de 120 000 fidèles place Saint-Pierre à Rome, le Pape François a canonisé Mère Teresa de Calcutta, universellement connue dans le monde comme fondatrice des Sœurs missionnaires de la charité, qui s'occupent des plus pauvres et des plus délaissés de la société. Déjà considérée comme une sainte de son vivant, elle avait été déclarée bienheureuse par saint Jean-Paul II le 19 octobre 2003.



De gauche à droite: Soeur Mary Prema Pierick, M.C., supérieure générale des Missionnaires de la charité (depuis 2009), Marcilio Haddad Andrino (le miraculé) et son épouse Fernanda Rocha Nascimento.

Un autre miracle, obtenu après cette béatification, était nécessaire pour l'étape suivante, la canonisation. Le bénéficiaire de ce miracle, Marcilio Haddad Andrino, miraculeusement guéri par l'intercession de la bienheureuse en 2008, a témoigné de son histoire lors d'une conférence de presse au Vatican, le 2 septembre 2016. Le Brésilien, qui souffrait de graves abcès cérébraux, a vécu une guérison complète inexpliquée, après avoir obtenu une relique de Mère Teresa.

Après sa guérison miraculeuse, les médecins ont annoncé à Marcílio et son épouse Fernanda Nascimento Rocha que suite à ces problèmes de santé, le couple avait statistiquement moins de 1% de chance de concevoir. Mais de leur union sont nés deux enfants, que Marcílio Haddad Andrino considère comme une «extension du miracle».

Lors de cette même conférence de presse du 2 septembre 2016, le père Brian Kolodiejchuk, supérieur général des Pères missionnaires de la charité et

À gauche: portrait officiel de la canonisation de Mère Teresa, oeuvre de l'artiste américain Chas Fagan.

postulateur de la cause de canonisation, déclarait que Mère Teresa était «la sainte parfaite pour l'Année de la miséricorde». Par son témoignage de miséricorde, «Mère Teresa est une sainte pour tout le monde, pour les pauvres et les riches, et pour notre temps, dévasté par tant de violence et d'aridité du cœur», a-t-il ajouté.

Avant de présenter sa biographie, quelques notes sur les premières années de Gonxha Bojaxhiu, la jeune Albanaise qui allait devenir sainte Teresa de Calcutta:

La mort soudaine de son père Nikola quand elle avait environ huit ans, laissa la famille dans une condition financière difficile. Sa mère Drane éleva ses enfants avec amour et fermeté, influençant beaucoup le caractère et la vocation de sa fille. A l'âge de dix-huit ans, poussée par le désir de devenir missionnaire, Gonxha quitte sa maison en septembre 1928 pour rentrer à l'Institut de la Vierge Marie, connu sous le nom de Sœurs de Lorette, en Irlande. En décembre, elle part pour l'Inde, et arrive à Calcutta le 6 janvier 1929.



Gonxha à 18 ans

Le 10 septembre 1946, en route pour sa retraite annuelle à Darjeeling, en Inde, Mère Teresa reçut dans le train son «inspiration», son «appel dans l'appel». Ce jour-là, d'une manière qu'elle n'expliquera jamais, la soif de Jésus d'aimer et sa soif pour les âmes prit possession de son cœur et le désir de satisfaire cette soif devint la motivation de sa vie. Au cours des semaines et des mois suivants, Jésus lui révéla, par des locutions intérieures et des visions, le désir de son cœur d'avoir «des victimes d'amour», qui «diffuseraient son amour sur les âmes». Il la suppliait: «Viens, sois ma lumière. Je ne peux y aller seul.» Il lui révéla sa douleur devant la négligence envers les pauvres, son chagrin d'être ignoré d'eux et son immense désir d'être aimé par eux. Il demanda à Mère Teresa d'établir une communauté religieuse, les Missionnaires de la Charité, dédiée au service des plus pauvres d'entre les pauvres. Presque deux ans d'épreuves et de discernement passèrent avant que Mère Teresa ne reçoive la permission de commencer. Le 17 août 1948, elle se revêtit pour la première fois de son sari blanc, bordé de bleu et passa les portes de son couvent bien-aimé de Lorette pour entrer dans le monde des pauvres. ►



**«De sang, je suis Albanaise,
de citoyenneté, Indienne;
de religion, catholique; par
ma mission, j'appartiens à
tout le monde; mais mon
cœur n'appartient qu'à
Jésus» – Sainte Teresa**

► Voici maintenant une biographie, tirée de la lettre d'avril 1998 de l'Abbaye Saint-Joseph de Clairval.

par Dom Antoine-Marie, o.s.b.

Décembre 1964. Le Pape Paul VI se rend à Bombay pour y présider un Congrès eucharistique international. Des millions de personnes se pressent tout au long des vingt kilomètres de route qui séparent l'aéroport de la ville. Tous désirent voir et entendre «le plus grand chef religieux du monde». Parmi les invités au Congrès, figure Mère Teresa de Calcutta. Mais, en route pour le palais, elle croise un homme et sa femme épuisés, le visage sanguinolent, n'ayant plus que la peau sur les os. Mère Teresa s'approche, tente de les soutenir. L'homme a juste le temps de prononcer quelques mots avant de rendre le dernier soupir. Sans hésiter, Mère Teresa charge alors la femme sur ses épaules et l'emmène au Foyer des mourants. Cette femme épuisée représente Jésus qu'il faut secourir en priorité, même au prix d'une rencontre si précieuse avec le Vicaire du Christ. Ce que vous avez fait à l'un de ces petits qui sont mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait, dira Jésus au jugement dernier (Mt 25, 40).

«Aider tous les hommes»

Gonxha (Agnès) Bojaxhiu, la future Mère Teresa, est née le 26 août 1910 à Skopje (alors dans l'Albanie de l'Empire ottoman, aujourd'hui capitale de la République de Macédoine). Sa famille, de nationalité albanaise, est profondément catholique. Vers 1928, une grâce venue de la Très Sainte Vierge oriente Gonxha vers la vie religieuse. Elle est reçue à Dublin (Irlande), chez les Soeurs de Notre-Dame de Lorette, dont la Règle s'inspire de la spiritualité des Exercices spirituels

de saint Ignace de Loyola. Gonxha médite sur le sens de la vie: «L'homme est créé pour louer, honorer et servir Dieu, Notre-Seigneur, et ainsi, sauver son âme» (Exercices spirituels, 23). Elle désire «aider tous les hommes» (id., 146) à trouver le chemin du Ciel.

Gonxha est attirée par les missions. Ses Supérieures l'envoient aux Indes, à Darjeeling, ville située au pied de l'Himalaya, où elle commence son noviciat, le 24 mai 1929. L'enseignement est la vocation principale des Soeurs de Lorette. Gonxha fera donc la classe aux petites filles, tout en étudiant elle-même en vue d'obtenir son diplôme de professeur.



Mère Teresa en 1948

Le 25 mai 1931, elle prononce ses vœux de religion et prend le nom de Soeur Teresa, en l'honneur de sainte Thérèse de Lisieux. Pour achever ses études, Soeur Teresa est dirigée, en 1935, sur le Collège de Calcutta, capitale surpeuplée et insalubre du Bengale. Elle y côtoie la misère: toute une population vit, meurt, naît à même les trottoirs, n'ayant pour toit que le dessous d'un banc, une encoignure de porte, un chariot abandonné, quelques journaux ou cartons... Des enfants meurent à peine nés, et sont jetés à la poubelle, dans le ruisseau, n'importe où. Des morts sont ramassés chaque matin avec les tas d'ordures...

Le 10 septembre 1946, dans sa prière, Soeur Teresa perçoit distinctement une invitation de Notre-Seigneur à quitter le couvent de Lorette pour se consacrer au service des Pauvres, en vivant au milieu d'eux. Elle s'en ouvre à sa Supérieure qui la fait attendre afin d'éprouver son obéissance. Au bout d'un an, le Saint-Siège l'autorise à vivre hors de la clôture. Le 16 août 1947, à trente-sept ans, Soeur Teresa revêt pour la première fois un sari (robe traditionnelle des femmes indiennes) de couleur blanche en cotonnade gros-

sière, orné d'un liseré bleu, aux couleurs de la Très Sainte Vierge Marie. À l'épaule, un petit crucifix noir. Dans ses déplacements, elle emporte une petite mallette d'affaires personnelles indispensables, mais pas d'argent. Mère Teresa n'a jamais demandé d'argent; elle n'en a jamais eu en sa possession. Et pourtant ses oeuvres et ses fondations ont exigé de très lourdes dépenses. La divine Providence y a toujours pourvu.

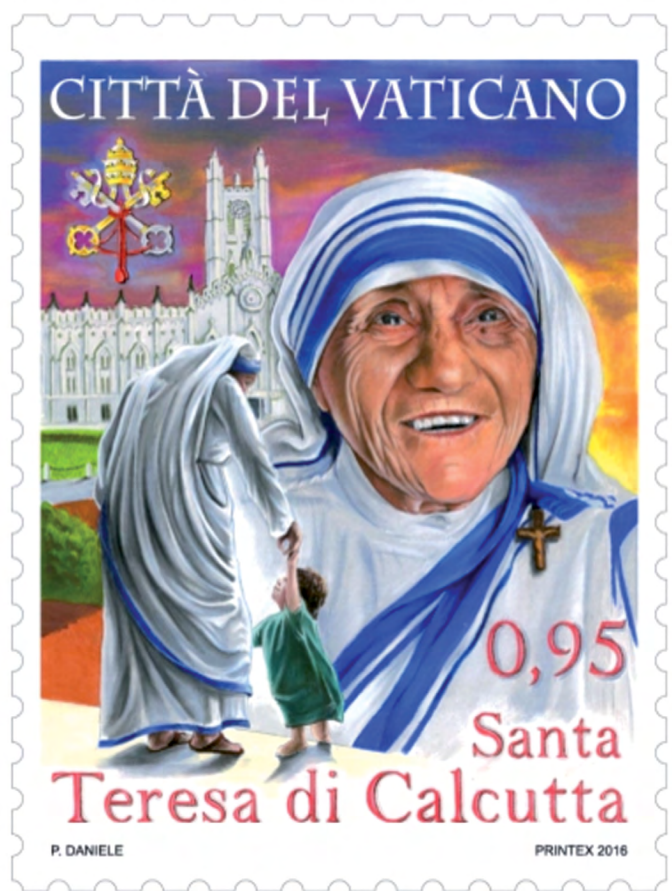
À partir de 1949, des jeunes filles de plus en plus nombreuses viennent partager la vie de Mère Teresa. Celle-ci les éprouve longuement avant de les recevoir. En automne 1950, le Pape Pie XII autorise officiellement cette nouvelle fondation, dénommée «Congrégation des Missionnaires de la Charité».

Un endroit pour mourir «admirablement»

Durant l'hiver de 1952, un jour où elle va à la recherche des pauvres, elle découvre une femme agonisant dans la rue, trop faible pour lutter contre les rats qui lui rongent les orteils. Elle la porte à l'hôpital le plus proche où, après bien des difficultés, on accepte de recevoir la mourante. L'idée vient alors à Soeur Teresa de demander à la municipalité un local pour y recevoir les agonisants abandonnés. Une maison servant autrefois de résidence aux pèlerins du temple hindou de «Kali la Noire», et utilisée maintenant par les vagabonds et trafiquants de toute espèce, est mise à sa disposition. Soeur Teresa l'accepte. Bien des années plus tard, elle dira, à propos des milliers de mourants qui sont passés par cette Maison: «Ils meurent si admirablement avec Dieu! Nous n'avons jusqu'à présent rencontré personne qui refuse de demander "pardon à Dieu", qui refuse de dire: "Je t'aime, mon Dieu"».

Mère Teresa n'a pas d'idées préconçues sur les oeuvres à réaliser. Elle se laisse conduire par la Providence et les besoins des pauvres. Un enfant est trouvé en train de manger des ordures. Il se plaint de son estomac: «Qu'as-tu mangé ce matin? – Rien – Et hier? – Rien». Deux ans plus tard, Mère Teresa installe pour recueillir les enfants abandonnés le «Centre d'espérance et de vie». En fait, ceux que l'on apporte là, enveloppés dans des loques ou même dans du papier, n'ont guère d'espoir de vivre ici-bas. Ils reçoivent alors le baptême et vont tout droit au Ciel. Beaucoup de ceux qui reviennent à la vie ont été adoptés par des familles de tous pays. «Un enfant abandonné que nous avons recueilli fut confié à une famille très riche, raconte Mère Teresa, une famille de la haute société qui voulait adopter un petit garçon. Quelques mois après, j'entends dire que cet enfant a été très malade et qu'il restera paralysé. Je vais voir la famille et propose: «Rendez-moi cet enfant: je vous le remplacerai par un autre en bonne santé. – Je préférerais qu'on me tue que de me séparer de cet enfant!» répond le père en me regardant, le visage tout triste». Quelle leçon d'amour!

Mère Teresa remarque: **«Ce dont les pauvres manquent le plus, c'est de se sentir nécessaires, de**



Timbre-poste émis par le Vatican à l'occasion de la canonisation de Mère Teresa.

se sentir aimés. C'est l'état de bannissement que leur impose leur pauvreté qui les ulcère. Pour toutes sortes de maladies, il y a des remèdes, des traitements, mais quand on est indésirable, s'il n'y a pas de mains serviables et de coeurs aimants, alors il n'y a pas d'espérance de vraie guérison».

«Une plus haute valeur humaine»

Dans de nombreux pays du Tiers-Monde, l'augmentation de la population engendre des problèmes graves. «Dans bien des familles, écrit Mère Teresa, la pauvreté est si forte que l'idée d'un enfant de plus les épouvante; mes Soeurs s'efforcent de calmer cette peur et elles essaient aussi de leur faire comprendre la valeur humaine de la méthode naturelle de régulation des naissances». En effet, dans la tâche de transmettre la vie, les parents ne sont pas libres de procéder à leur guise, comme s'ils pouvaient déterminer de façon entièrement autonome les voies honnêtes à suivre, mais ils doivent conformer leur conduite à l'intention créatrice de Dieu, exprimée dans la nature même du mariage et de ses actes, et manifestée par l'enseignement constant de l'Église.

Cet enseignement part d'une vision intégrale de l'homme et de sa vocation, non seulement naturelle et terrestre, mais aussi surnaturelle et éternelle, et il «est fondé sur le lien indissoluble, que Dieu a voulu et

**«Le fruit du silence est la prière.
Le fruit de la prière est la foi.
Le fruit de la foi est l'amour.
Le fruit de l'amour est le service.
Le fruit du service est la paix.»**
(Carte de visite de Mère Teresa)

► que l'homme ne peut rompre de son initiative, entre les deux significations de l'acte conjugal: union et procréation» (Paul VI, encyclique *Humanae vitae*, 12). Pour réaliser le contrôle des naissances, «la continence périodique, les méthodes de régulation des naissances fondées sur l'auto-observation et le recours aux périodes infécondes sont conformes aux critères objectifs de la moralité. Ces méthodes respectent le corps des époux, encouragent la tendresse entre eux et favorisent l'éducation à une liberté authentique» (Catéchisme de l'Église Catholique, CEC, 2370).

Le Pape Paul VI décrit ainsi la valeur des méthodes naturelles: «La maîtrise de l'instinct par la raison et la libre volonté impose sans nul doute une ascèse, pour que les manifestations affectives de la vie conjugale soient dûment réglées, en particulier pour l'observance de la continence périodique. Mais cette discipline, propre à la pureté des époux, bien loin de nuire à l'amour conjugal, lui confère au contraire une plus haute valeur humaine. Elle exige un effort continu, mais grâce à son influence bienfaisante, les conjoints développent intégralement leur personnalité, en s'enrichissant de valeurs spirituelles: elle apporte à la vie familiale des fruits de sérénité et de paix, et elle facilite la solution d'autres problèmes; elle favorise l'attention à l'autre conjoint, aide les époux à bannir l'égoïsme, ennemi du véritable amour, et approfondit leur sens des responsabilités dans l'accomplissement de leurs devoirs. Les parents acquièrent ainsi la capacité d'une influence plus profonde et plus efficace pour l'éducation des enfants» (*Humanae vitae*, 21).

Une différence essentielle de mentalité

Fidèle à l'Église, Mère Teresa n'accepte pas la contraception, c'est-à-dire toute action qui, soit en prévision de l'acte conjugal, soit dans son déroulement, soit dans le développement de ses conséquences naturelles, se proposerait comme but ou comme moyen de rendre impossible la procréation (pilules, préservatifs). En effet, «lorsque les époux, en recourant à la

contraception, séparent les deux significations que le Dieu créateur a inscrites dans l'être de l'homme et de la femme comme dans le dynamisme de leur communion sexuelle, ils se comportent en arbitres du dessein de Dieu; ils «manipulent» et «avilissent» la sexualité humaine et, avec elle, leur propre personne et celle du conjoint en altérant la valeur de leur donation totale» (Exhortation apostolique *Familiaris consortio*, du 22 novembre 1981, n. 32).

C'est pourquoi, il y a une différence beaucoup plus importante et plus profonde qu'on ne le pense habituellement entre la contraception artificielle et le recours aux rythmes périodiques. Cette différence implique en dernière analyse deux conceptions de la personne et de la sexualité humaines irréductibles l'une

à l'autre. Le choix des rythmes naturels comporte l'acceptation du temps de la personne, ici du cycle féminin, et aussi l'acceptation du dialogue, du respect réciproque, de la responsabilité commune, de la maîtrise de soi. Dans le choix de la contraception, la sexualité n'est pas respectée, mais est «utilisée» comme un «objet» (cf. *ibid.*).

L'amour, la vie, la patrie

«L'Église a toujours enseigné la malice intrinsèque de la contraception, c'est-à-dire de chacun des actes conjugaux rendus intentionnellement inféconds, affirme le Conseil Pontifical pour la Famille, en date du 12 février 1997. Cet enseignement

doit être considéré comme doctrine définitive et irréformable. La contraception s'oppose de manière grave à la chasteté matrimoniale, elle est contraire au bien de la transmission de la vie (aspect de procréation du mariage), et contraire au don réciproque des conjoints (aspect d'union du mariage). Elle blesse l'amour véritable et nie le rôle souverain de Dieu dans la transmission de la vie humaine» (Vade-mecum des confesseurs). La contraception est donc un péché objectivement grave ou «mortel» (c'est-à-dire qui cause la «mort» de l'âme en la privant de la vie de la grâce, lorsqu'il est commis avec pleine connaissance et entier consentement).

La mentalité contraceptive qui veut à tout prix éviter l'enfant, aboutit logiquement à la mentalité abortive en cas d'échec de la contraception. Les statistiques montrent que la pratique de l'avortement se développe davantage dans les pays qui favorisent la contraception. De plus, plusieurs produits présentés comme contraceptifs sont en réalité abortifs (pilule du lendemain, stérilet...). Aussi, Mère Teresa refuse-t-elle de confier, pour l'adoption, un enfant à un couple qui aurait recours à la contraception, estimant qu'il se trouverait dans un environnement de mort.





«À la fin de nos jours, nous ne serons pas jugés par le nombre de diplômes reçus, combien d'argent nous avons accumulé ou combien de réalisations nous avons à notre actif. Nous serons jugés par: "J'avais faim et vous m'avez nourri. J'étais sans abri et vous m'avez accueilli."»

On objecte parfois que les méthodes naturelles ne sont ni sûres ni efficaces. C'est inexact. Des études médicales sérieuses ont montré que la méthode Billings (méthode naturelle), par exemple, est un moyen très efficace d'éviter une naissance non souhaitable. La plupart des femmes peuvent déterminer sans risque notable d'erreur leur période de fécondité. Voici un témoignage de Mère Teresa: «À Calcutta, nous dirigeons actuellement 102 centres où l'on enseigne aux familles le contrôle des naissances dans le respect de l'amour mutuel et des enfants. L'an dernier, des milliers de familles chrétiennes, musulmanes ou hindoues sont passées dans nos centres et ont ainsi évité la naissance de quelque 70000 enfants, mais sans en tuer aucun. Simplement en s'appuyant sur ces trois piliers que sont: l'amour, la vie et la patrie» (Lettre au Premier Ministre de l'Inde, 26 mars 1979).

Mère Teresa ajoute, parlant aux populations des pays «riches»: «Puisque nos gens (les pauvres) peuvent faire cela, combien plus vous qui connaissez les moyens de ne pas détruire la vie que Dieu a créée en nous» (11 décembre 1979). Cependant, si les pauvres ont souvent des motifs valables pour espacer la naissance de leurs enfants, les époux des pays aisés, où la natalité est en baisse, doivent vérifier que leur désir d'éviter une nouvelle conception, «ne relève pas de l'égoïsme, mais est conforme à la juste générosité d'une paternité responsable» (CEC, 2368).

Pour l'amour de Jésus-Christ

Mère Teresa est mue dans toutes ses actions par l'amour du Christ, par la volonté de «faire quelque chose de beau pour Dieu», au service de l'Église. «Être catholique a pour moi une importance totale, absolue, dit-elle. Nous sommes à la totale disposition de l'Église. Nous professons pour le Saint-Père un grand amour, profond et personnel... Nous devons attester la vérité de l'Évangile en proclamant la parole de Dieu sans crainte, ouvertement, clairement, selon ce que l'Église enseigne». «Le travail que nous réalisons n'est

pour nous qu'un moyen de concrétiser notre amour du Christ. Nous sommes livrées au service des pauvres les plus pauvres, c'est-à-dire du Christ dont les pauvres sont la douloureuse image – Jésus dans l'Eucharistie et Jésus dans les pauvres, sous les apparences du pain et sous les apparences du pauvre, voilà ce qui fait de nous des Contemplatives au coeur du monde».

L'adoration du Saint-Sacrement tient une place importante dans la journée des Missionnaires de la Charité. Elles communient chaque jour et reçoivent chaque semaine le sacrement de pénitence. «La confession est un acte magnifique, un acte de grand amour. Elle est ce moment où je permets au Christ d'ôter de moi tout ce qui divise, tout ce qui détruit. Pour la plupart d'entre nous existe le danger d'oublier que nous sommes des pécheurs et que nous devons nous rendre en confession comme tels».

Une dévotion toute particulière à la Très Sainte Vierge existe chez les disciples de Mère Teresa. «Marie est notre guide, la cause de notre joie. Priez-la. Dites le Rosaire, afin que la Vierge soit toujours avec vous, vous protège, vous aide. Introduisez la prière dans vos familles. La famille où l'on prie ensemble demeure unie».

Développement de l'oeuvre

Dans le courant des années 1960, l'oeuvre de Mère Teresa s'étend à presque tous les diocèses de l'Inde. En 1965, des Religieuses partent au Venezuela. En mars 1968, Paul VI demande à Mère Teresa d'ouvrir une maison à Rome. Après avoir visité la banlieue de la ville et constaté que la misère matérielle et morale existe aussi dans les pays «développés», elle accepte. En même temps, les Soeurs oeuvrent au Bangladesh, pays dévasté par une horrible guerre civile. De nombreuses femmes ont été violées par des soldats: on conseille à celles qui sont enceintes, d'avorter. Mère Teresa déclare alors au gouvernement qu'elle et ses Soeurs adopteront ces enfants, mais qu'il ne faut à aucun prix, «qu'à ces femmes qui n'avaient fait que

► subir la violence, on fasse désormais commettre une transgression qui les accompagnerait tout au long de leur vie». Mère Teresa a toujours lutté avec une grande énergie et un courage sans pareil contre toute forme d'avortement. Elle est persuadée, à juste titre, que dès la conception, l'embryon est un homme et qu'il possède un droit inaliénable à la vie. Aucune personne, aucune autorité, aucune raison ne peuvent disposer de la vie des enfants innocents.

Au Yémen, pays musulman où aucune influence chrétienne n'a pénétré depuis huit cents ans, Mère Teresa accepte d'envoyer des Soeurs à condition qu'elle puissent emmener un prêtre avec elles. Dans les années 1980, l'Ordre fonde en moyenne quinze nouvelles maisons par an. À partir de 1986, il s'installe dans des pays communistes, jusque-là interdits à tout missionnaire: l'Éthiopie, le Sud-Yémen, l'URSS, l'Albanie, la Chine.

En mars 1967, l'oeuvre de Mère Teresa s'est accrue d'une branche masculine: la «Congrégation des Frères Missionnaires». Et en 1969, est née la Fraternité des collaborateurs laïcs des Missionnaires de la Charité.

Un secret tout simple

Si on lui demande d'où vient sa force morale, Mère Teresa confie: «Mon secret est infiniment simple. Je prie. Par la prière, je deviens une dans l'amour avec le Christ. Le prier, c'est L'aimer». L'amour est indissolublement uni à la joie. «La joie est prière, par le fait qu'elle loue Dieu: l'homme est créé pour louer. La joie est l'espoir d'un bonheur éternel. La joie est un filet d'amour pour attraper les âmes. La vraie sainteté consiste à faire la volonté de Dieu avec le sourire».

Après plusieurs hospitalisations, Mère Teresa s'est éteinte dans la paix du Seigneur, à Calcutta, le 5 septembre 1997. À la nouvelle de sa mort, le Pape Jean-Paul II résumait ainsi sa vie: «Sa mission commençait à l'aube devant l'Eucharistie. Dans le silence de la contemplation, Mère Teresa entendait retentir le cri de Jésus sur la Croix: J'ai soif. Ce cri, conservé au fond du coeur, la poussait sur les routes de Calcutta et de toutes les banlieues du monde, à la recherche de Jésus, chez le pauvre, l'abandonné, le mourant. Mère Teresa, inoubliable mère des pauvres, est un exemple éloquent pour tous» (Angélus du 7 septembre 1997).

Bien des fois, Mère Teresa a répondu à des jeunes qui voulaient venir l'aider en Inde, de rester dans leur pays pour y exercer la charité envers les «pauvres» de leur milieu habituel. Voici quelques-unes de ses suggestions: «En France, comme à New York et partout, combien les êtres ont faim d'être aimés: ça c'est une pauvreté terrible, sans comparaison avec la pauvreté des Africains et des Indiens... Ce n'est pas tant combien l'on donne, mais c'est l'amour que nous mettons à donner qui compte... Priez pour que cela commence dans votre propre famille. Les enfants n'ont souvent personne pour les accueillir quand ils reviennent de l'école. Quand ils se retrouvent avec leurs parents,



Inscription sur la tombe de Mère Teresa: «Aimez-vous les uns les autres, comme Je vous ai aimés» (Jn 15, 12)

c'est pour s'asseoir devant la télévision, et ils n'échangent aucune parole. C'est une pauvreté très profonde... Vous devez travailler pour gagner la vie de votre famille, mais ayez aussi le courage de partager avec quelqu'un qui n'a pas – peut-être simplement un sourire, un verre d'eau –, de lui demander de s'asseoir pour parler quelques minutes; peut-être seulement écrivez une lettre pour un malade à l'hôpital... Et le mieux, c'est que nous allions à Nazareth et regardions comment vit la Sainte Famille: Faites de votre famille un autre Nazareth. Aimez Jésus! Souvent, au cours de la journée, dites-vous: **«Jésus est dans mon coeur. Je crois à ton amour tendre pour moi et je t'aime, Jésus»**. Il faut le dire et le répéter constamment. Et vous verrez la force, la joie et la paix qui seront vôtres, grâce à cet amour que vous portez à Jésus. Et vous pourrez aimer les autres comme Jésus vous aime».

Il nous est possible d'aimer les autres comme Jésus, car, si nous vivons dans la grâce de Dieu, le Saint-Esprit, qui est l'Amour, habite en nous (cf. Jn 14, 18). Demandons-Lui de diffuser sa Charité en nos coeurs, pour être ses témoins, à l'exemple de Mère Teresa de Calcutta.

Dom Antoine Marie osb, abbé

Reproduit avec la permission de l'Abbaye Saint Joseph de Clairval, en France, qui publie chaque mois une lettre spirituelle sur la vie d'un saint. Adresse postale: Abbaye Saint Joseph de Clairval, 21150 Flavigny sur Ozerain, France. Site internet: www.clairval.com.

Changement d'adresse

Veuillez nous faire parvenir votre nouvelle adresse lorsque vous déménagez. Les bureaux de poste ne nous donnent pas les nouvelles adresses. Nous devons acquitter des frais d'un dollar pour chaque adresse qui nous est retournée. Envoyez donc votre nouvelle adresse au bureau de Vers Demain.

«*Seigneur, donnez-nous le courage de protéger l'enfant à naître!*»

Mère Teresa reçut en 1979 le Prix Nobel de la paix, en reconnaissance de son oeuvre. Voici le texte intégral de son discours mémorable donné à Oslo, en Norvège, le 10 décembre 1979, lors de l'acceptation de ce prix, où elle n'a pas hésité à défendre les principes chrétiens, surtout la défense de l'enfant à naître:

Remercions Dieu pour cette merveilleuse circonstance grâce à laquelle nous pouvons, tous ensemble, proclamer la joie de répandre la paix, la joie de nous aimer les uns les autres et la joie de savoir que les plus pauvres des pauvres sont tous nos frères et soeurs.

Comme nous sommes réunis ici pour remercier Dieu de ce don de paix, je vous ai fait remettre la «Prière de la paix» que saint François d'Assise a dite il y a de nombreuses années. Je me demande s'il n'a pas ressenti, alors, exactement ce que nous ressentons aujourd'hui, ce pourquoi nous prions. Je pense que vous avez tous un texte. Nous allons dire ensemble:

«Seigneur, faites de moi un instrument de votre paix. Afin que là où il y a de la haine, je puisse apporter l'amour; là où règne le mal, je puisse apporter l'esprit de pardon; là où est la discorde, je puisse apporter l'harmonie; là où est l'erreur, je puisse apporter la vérité; là où il y a le doute, je puisse apporter la foi; là où il y a le désespoir, je puisse apporter l'espérance; là où il y a les ténèbres, je puisse apporter la lumière; là où règne la tristesse, je puisse apporter la joie.

«Seigneur, faites que je cherche plutôt à reconforter qu'à être reconforté; à comprendre qu'à être compris; à aimer qu'à être aimé; car c'est en s'oubliant soi-même que l'on trouve; en pardonnant qu'on est pardonné; en mourant qu'on s'éveille à la vie éternelle. Amen!»

L'amour des autres nous rendra saints

Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils. Et il l'a donné à une Vierge, la Sainte Vierge Marie. Et elle, dès l'instant où il vint au monde, s'empressa de le donner aux autres. Et que fit-elle alors? Elle travailla pour les malheureux; elle répandit simplement cette joie d'aimer en prodiguant des bienfaits.

Et Jésus-Christ vous a aimés et m'a aimée et il a donné sa vie pour nous. Et comme si ce n'était pas encore assez, il n'a cessé de dire: «Aimez comme je vous ai aimés, comme je vous aime maintenant.» Et il nous a dit comment nous devons aimer en donnant. Car il a donné sa vie pour nous et il continue de la donner. Et il continue de la donner ici même et partout, dans nos propres vies et dans la vie des autres.

Ce ne fut pas assez, pour lui, de mourir pour nous. Il a voulu que nous nous aimions les uns les autres,



Mère Teresa recevant le Prix Nobel de la Paix

que nous le reconnaissons dans tous nos prochains. C'est la raison pour laquelle il a dit: «Heureux les coeurs purs car ils verront Dieu.» Et pour être sûr que nous comprenions sa pensée, il a dit que, à l'heure de notre mort, nous serons jugés sur ce que nous aurons été pour les pauvres, les affamés, les nus, les sans-logis. Et il se fait lui-même cet affamé, ce nu, ce sans-logis. Pas seulement affamé de pain, mais affamé d'amour; pas seulement dénué d'un morceau de tissu, mais dénué de dignité humaine; pas seulement sans-logis par manque d'un lieu où vivre, mais sans-logis pour avoir été oublié, mal aimé, mal soigné, pour n'avoir été personne pour personne, pour avoir oublié ce qu'est l'amour humain, le contact humain, ce que c'est que d'être aimé par quelqu'un.

Et il a dit encore: «Ce que vous avez fait pour le plus petit de mes frères, vous l'avez fait pour moi.»

C'est si merveilleux, pour nous, de devenir saints par cet amour! Car la sainteté n'est pas un luxe réservé à un petit nombre, c'est simplement un devoir pour chacun de nous et, à travers cet amour, nous pouvons devenir saints – par cet amour des uns pour les autres.

Et aujourd'hui, lorsque j'ai reçu ce prix – dont, personnellement, je suis indigne –, et ayant approché la pauvreté d'assez près pour être à même de comprendre les pauvres, je choisis la pauvreté de nos pauvres gens. Mais je suis reconnaissante, je suis très heureuse de le recevoir au nom des affamés, des nus, des sans-logis, des infirmes, des aveugles, des lépreux, de tous ces gens qui ne se sentent pas voulus, pas aimés, pas soignés, rejetés par la société, ces gens qui sont devenus un fardeau pour la société et qui sont humiliés par tout le monde.



«Le plus grand destructeur de la paix, aujourd'hui, est le crime commis contre l'innocent enfant à naître. Si une mère peut tuer son propre enfant, dans son propre sein, qu'est-ce qui nous empêche, à vous et à moi, de nous entretuer les uns les autres?»

C'est en leur nom que j'accepte ce prix. Et je suis sûre que ce prix va susciter un amour compréhensif entre les riches et les pauvres. Et c'est là-dessus que Jésus a tellement insisté. C'est la raison pour laquelle Jésus est venu sur la terre pour annoncer la Bonne Nouvelle aux pauvres. Et par ce prix, et à travers notre présence ici, nous voulons tous annoncer la Bonne Nouvelle aux pauvres: que Dieu les aime, que nous les aimons, qu'ils sont quelqu'un pour nous, que, eux aussi, ont été créés par la même main amoureuse de Dieu pour aimer et pour être aimés.

Nos pauvres gens, nos splendides gens, sont des gens tout à fait dignes d'amour. Ils n'ont pas besoin de notre pitié ni de notre sympathie. Ils ont besoin de notre amour compréhensif, ils ont besoin de notre respect, ils ont besoin que nous les traitions avec dignité. Et je pense que nous faisons là l'expérience de la plus grande pauvreté; nous la faisons devant eux, eux qui risquent de mourir pour un morceau de pain. Mais ils meurent avec une telle dignité!

Je n'oublierai jamais l'homme que j'ai ramassé un jour dans la rue. Il était couvert de vermine, son visage était la seule chose propre. Et cependant cet homme, lorsque nous l'avons amené à notre mouiroir, a dit cette phrase: «J'ai vécu comme une bête dans la rue, mais je vais mourir comme un ange, aimé et soigné.» Et il mourut merveilleusement bien. Il s'en alla dans sa maison, chez Dieu, car la mort n'est pas autre chose que de rentrer chez soi, dans la maison de Dieu. C'est parce qu'il avait éprouvé cet amour, parce qu'il avait eu le sentiment d'être désiré, d'être aimé, d'être quelqu'un pour quelqu'un, que, dans ses derniers instants, il a ressenti cette joie dans sa vie.

L'avortement

Et je ressens quelque chose que je voudrais partager avec vous. **Le plus grand destructeur de la paix, aujourd'hui, est le crime commis contre l'innocent enfant à naître. Si une mère peut tuer son propre enfant, dans son propre sein, qu'est-ce qui nous empêche, à vous et à moi, de nous entretuer les uns les autres?** L'Écriture déclare elle-même: «Même si une mère peut oublier son enfant, moi, je ne vous oublierai

pas. Je vous ai gardés dans la paume de ma main.» (Isaïe 49, 15-16.) Même si une mère pouvait oublier... Mais aujourd'hui on tue des millions d'enfants à naître. Et nous ne disons rien. On lit dans les journaux le nombre de ceux-ci ou de ceux-là qui sont tués, de tout ce qui est détruit, mais personne ne parle des millions de petits êtres qui ont été conçus avec la même vie que vous et moi, avec la vie de Dieu. Et nous ne disons rien. Nous l'admettons pour nous conformer aux vœux des pays qui ont légalisé l'avortement. **Ces nations sont les plus pauvres.** Elles ont peur des petits, elles ont peur de l'enfant à naître et cet enfant doit mourir; parce qu'elles ne veulent pas nourrir un enfant de plus, élever un enfant de plus, l'enfant doit mourir.

Et ici, je vous demande, au nom de ces petits... car ce fut un enfant à naître qui reconnut la présence de Jésus lorsque Marie vint rendre visite à Elisabeth, sa cousine. Comme nous pouvons le lire dans l'Évangile, à l'instant où Marie pénétra dans la maison, le petit qui était alors dans le ventre de sa mère tressaillait de joie en reconnaissant le Prince de la Paix.

C'est pourquoi, aujourd'hui, je vous invite à prendre ici cette forte résolution: nous allons sauver tous les petits enfants, tous les enfants à naître, nous allons leur donner une chance de naître. Et que ferons-nous pour cela? Nous lutterons contre l'avortement par l'adoption. Le Bon Dieu a déjà si merveilleusement béni le travail que nous avons fait, que nous avons pu sauver des milliers d'enfants. Et des milliers d'enfants ont trouvé un foyer où ils sont aimés. Nous avons apporté tant de joie dans les maisons où il n'y avait pas d'enfant!

C'est pourquoi, aujourd'hui, en présence de Sa Majesté et devant vous tous qui venez de pays différents, je vous le demande: prions tous d'avoir le courage de défendre l'enfant à naître et de donner à l'enfant la possibilité d'aimer et d'être aimé. Et je pense qu'ainsi – avec la grâce de Dieu – nous pourrions apporter la paix dans le monde. Nous en avons la possibilité. Ici, en Norvège, vous êtes – avec la bénédiction de Dieu – vous êtes assez à l'aise. Mais je suis sûre que dans les familles, dans beaucoup de nos maisons, peut-être que nous n'avons pas faim pour un morceau de pain, mais peut-être qu'il y a quelqu'un dans la famille qui

n'est pas désiré, qui n'est pas aimé, qui n'est pas soigné, qui est oublié. Il y a l'amour. L'amour commence à la maison. Un amour, pour être vrai, doit faire mal.

Aimer les autres jusqu'à en avoir mal

Je n'oublierai jamais le petit enfant qui m'a donné une merveilleuse leçon. Les enfants avaient entendu dire, à Calcutta, que la Mère Teresa n'avait pas de sucre pour les enfants. Or un petit garçon hindou, de 4 ans, rentra à la maison et dit à ses parents: «Je ne veux pas manger de sucre pendant trois jours. Je veux donner mon sucre à Mère Teresa.» Combien un petit enfant peut-il manger? Après trois jours, ses parents l'amenèrent chez moi et je vis ce petit Il pouvait à peine prononcer mon nom. Il aimait d'un grand amour; il aimait à en avoir mal.

Et voici ce que je vous propose: nous aimer les uns les autres jusqu'à en avoir mal. Mais n'oubliez pas qu'il y a beaucoup d'enfants, beaucoup d'enfants, beaucoup d'hommes et de femmes qui n'ont pas ce que vous avez. Souvenez-vous de les aimer jusqu'à en avoir mal.

Il y a quelque temps – cela peut vous sembler très étrange – j'ai recueilli une petite fille dans la rue. Je pus voir sur son visage que cette enfant avait faim. Dieu sait depuis combien de jours elle n'avait pas mangé? Je lui ai donné un morceau de pain. Et la petite fille se mit à manger ce pain miette par miette. Et comme je lui disais: «Mange ce pain», elle me regarda et dit: «J'ai peur de manger ce pain parce que j'ai peur d'avoir de nouveau faim quand il sera fini.» Telle est la réalité.

Et puis il y a encore cette grandeur des pauvres. Un soir, un monsieur vint chez nous pour nous dire: «Il y a une famille hindoue de huit enfants qui n'a pas eu à manger depuis longtemps. Faites quelque chose pour eux.» J'ai pris du riz et je m'y suis rendue immédiatement. Et j'ai trouvé là cette mère et ces visages de petits enfants, leurs yeux brillants de réelle faim. Elle me prit le riz des mains, le divisa en deux parts et sortit. Lorsqu'elle revint, je lui demandai: «Où êtes-

vous allée? Qu'avez-vous fait?» Et l'une des réponses qu'elle me fit fut: «Ils ont aussi faim.» Elle savait que ses voisins, une famille musulmane, étaient affamés. Qu'est-ce qui m'a le plus surpris? Non pas qu'elle ait donné le riz, mais ce qui m'a le plus étonnée c'est que, dans sa souffrance, dans sa faim, elle savait que ses voisins, une famille musulmane, étaient affamés. Qu'est-ce qui m'a le plus surpris? Non pas qu'elle ait donné le riz, mais ce qui m'a le plus étonnée c'est que, dans sa souffrance, dans sa faim, elle savait que quelqu'un d'autre avait faim. Et elle avait le courage de partager; et elle avait l'amour de partager.

Et c'est cela que je vous souhaite: aimer les pauvres. Et ne jamais tourner le dos aux pauvres. Car, en tournant le dos aux pauvres, vous vous détournez du

Christ. Parce qu'il s'est fait lui-même l'affamé, le misérable, le sans-logis, afin que vous, comme moi, ayez l'occasion de l'aimer.

Car où est Dieu? Comment pouvons-nous aimer Dieu? Il ne suffit pas de dire: «Mon Dieu, je vous aime.» Mais il faut dire: «Mon Dieu, je vous aime ici. Je puis jouir de cela, mais j'y renonce. Je pourrais manger ce sucre, mais, ce sucre, je le donne.»

Si je restais ici toute la journée et toute la nuit, vous seriez étonnés par les merveilles que font les gens pour partager la joie de donner. C'est pourquoi je prie Dieu pour vous, afin qu'il apporte la prière dans vos foyers et que le fruit de cette prière soit, en vous, la conviction que, dans les pauvres, se trouve le Christ. Et, alors,

vous croirez vraiment, vous commencerez d'aimer; puis vous aimerez tout naturellement et vous essayerez de faire quelque chose. Tout d'abord dans votre propre maison, puis chez votre voisin, dans le pays où vous vivez et dans le monde entier.

Et maintenant, unissons-nous tous dans cette prière: «Seigneur, donnez-nous le courage de protéger l'enfant à naître!» Car l'enfant est le plus beau présent de Dieu à une famille, à un pays et au monde entier. Dieu vous bénisse!



Mère Teresa et Jean-Paul II: Deux grands saints liés par une amitié profonde. Jean-Paul II avait déclaré en 1996: «Un peuple qui tue ses enfants est un peuple sans avenir»

«Mère Teresa a découvert dans les pauvres le visage du Christ»

Le lendemain de la canonisation de Mère Teresa, le cardinal Pietro Parolin, secrétaire d'État du Saint-Siège, présidait, place Saint-Pierre, la messe d'action de grâce qui suit traditionnellement une canonisation, et qui coïncidait providentiellement avec la fête liturgique de la nouvelle, décédée le 5 septembre 1997, jour de sa naissance au Ciel». Voici des extraits de la très belle homélie du cardinal Parolin:

Nous remercions Dieu de nous avoir donné sainte Teresa de Calcutta qui, par son incessante prière, source de grandes œuvres de miséricorde corporelle et spirituelle, a été un miroir clair de l'amour de Dieu et un admirable exemple de service rendu au prochain, surtout aux personnes les plus pauvres, laissées pour compte, abandonnées: miroir et exemple desquels tirer de précieuses indications et incitations pour vivre en bons disciples du Seigneur, pour nous convertir de la tiédeur et de la médiocrité, pour nous laisser tous enflammer du feu de l'amour du Christ: «*Caritas Christi urget nos*», l'amour du Christ nous presse (2 Cor 5,14).

(...) Mais quel est le «secret» de Mère Teresa? Ce n'est certainement pas un secret, parce que nous venons de le proclamer à voix haute dans l'Évangile: «En vérité, je vous le dis: tout ce que vous avez fait à un seul de ces petits qui sont mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait» (Mt 25,40). Mère Teresa a découvert dans les pauvres le visage du Christ «qui s'est fait pauvre pour nous, afin de nous enrichir de sa pauvreté» (cf. 2 Co 8,9) et elle a répondu à son amour sans mesure par un amour sans mesure pour les pauvres.

Elle a pu être un signe de miséricorde très lumineux – «La miséricorde a été pour elle «le sel» qui donnait du goût à toute ses œuvres et la «lumière» qui éclairait les ténèbres de ceux qui n'avaient même plus de larmes pour pleurer leur pauvreté et leur souffrance», a dit le Saint-Père dans l'homélie d'hier – parce qu'elle s'est laissé éclairer par le Christ adoré, aimé et loué dans l'Eucharistie, comme elle l'expliquait elle-même: «Nos vies doivent être continuellement nourries par l'Eucharistie parce que, si nous n'étions pas capables de voir le Christ sous les apparences du pain, il ne nous serait pas possible non plus de le découvrir sous les humbles apparences des corps abîmés des pauvres».

En outre, elle savait bien qu'une des formes les

plus lancinantes de pauvreté consiste à se savoir non aimé, non désiré, méprisé. Une forme de pauvreté présente aussi dans les pays et dans les familles moins pauvres, y compris chez les personnes appartenant à des catégories qui disposent de moyens et de possibilités, mais qui font l'expérience du vide intérieur de celui qui a perdu la signification et la direction de sa vie, ou qui sont violemment atteints par la désolation de liens brisés, par la dureté de la solitude, par le sentiment d'être oubliés de tous ou de ne servir à personne.



Le cardinal Pietro Parolin

Cela l'a conduite à identifier les enfants non encore nés et menacés dans leur existence comme «les plus pauvres parmi les pauvres». Chacun d'eux dépend en effet, plus que tout autre être humain, de l'amour et des soins de sa mère et de la protection de la société. L'enfant conçu ne possède rien, toute son espérance et ses nécessités sont dans les mains des autres. Il porte en lui un projet de vie et d'avenir et demande à être accueilli et protégé pour pouvoir devenir ce qu'il est déjà: l'un de nous, que le Seigneur a pensé depuis l'éternité pour une grande mission à accomplir, celle d'«aimer et d'être aimé», comme aimait à le répéter Mère Teresa.

C'est pourquoi elle a courageusement pris la défense de la vie naissante, avec cette franchise de parole et régularité d'action qui est le signal le plus lumineux de la présence des prophètes et des saints, qui ne se mettent à genoux devant personne sinon le Tout-puissant, sont libres intérieurement parce qu'ils sont forts intérieurement et ne s'inclinent pas devant les modes ou les idoles du moment, mais se reflètent dans la conscience éclairée par le soleil de l'Évangile. En elle, nous découvrons ce tandem heureux et inséparable de l'exercice héroïque de la charité avec la clarté dans la proclamation de la vérité, nous voyons l'activité constante, alimentée par la profondeur de la contemplation, le mystère du bien accompli dans l'humilité et sans fatigue, fruit d'un amour qui «fait mal».

A ce propos, elle a affirmé, dans son célèbre discours pour la remise du Prix Nobel à Oslo, le 11 décembre 1979 (*voir page ...*): «Il est très important pour nous de comprendre que l'amour, pour être vrai, doit faire mal. Cela a fait mal à Jésus de nous aimer, cela lui a fait mal». Et, remerciant les bienfaiteurs présents et futurs, elle affirma: «Je ne veux pas que vous me donniez de votre superflu, je veux que vous me don-

niez jusqu'à ce que cela vous fasse mal». A mon avis, ces paroles sont comme un seuil par lequel, une fois franchi, nous entrons dans l'abîme qui a enveloppé la vie de la sainte, sur ces hauteurs et dans ces profondeurs qui sont difficile à explorer parce que nous parcourons de près les souffrances du Christ, son don d'amour inconditionnel et les blessures très profondes qu'il a dû subir.

C'est l'insondable densité de la Croix, de ce «faire mal» du bien fait pour l'amour de Dieu, à cause du frottement qu'il provoque à l'égard de tous ceux qui y résistent, en raison des limites des créatures, de leur péché et de la mort qui en est le salaire. Et c'est aussi – comme cela se perçoit dans les nombreuses lettres qu'elle a adressées à son directeur spirituel – «la nuit obscure de la foi», dans laquelle vivent ensemble un amour brûlant pour le Seigneur crucifié et pour ses frères démunis de soins et de pain, une foi solide et pure et, en même temps, la terrible sensation de l'éloignement de Dieu et de son silence. Quelque chose de similaire au cri du Christ sur la Croix: «Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné?» (Mt 27, 46).

Une autre des sept paroles prononcées par Jésus pendant son agonie sur la croix: elle voulut qu'elle soit écrite en anglais dans toutes les maisons de sa congrégation, à côté du crucifix: «*I thirst*», j'ai soif: soif d'eau fraîche et limpide, soif d'âmes à consoler et à racheter de leurs laideurs pour les rendre belles et agréables

aux yeux de Dieu, soif de Dieu, de sa présence vitale et lumineuse. «*I thirst*»: telle est la soif qui brûlait dans Mère Teresa, sa croix et son exaltation, son tourment et sa gloire.

Dans cette vie, pour le bien accompli, elle a reçu le Prix Nobel pour la paix et beaucoup d'autres reconnaissances et elle a vu fleurir son œuvre, surtout dans les Congrégations des Sœurs missionnaires de la charité et des Frères missionnaires

de la charité, qu'elle a fondées pour poursuivre celle-ci. Désormais au paradis, avec Marie, la Mère de Dieu et tous les saints, elle reçoit le prix le plus élevé préparé pour elle depuis la fondation du monde, le prix réservé aux justes, aux doux, aux humbles de cœur, à ceux qui, en accueillant les pauvres, accueillent le Christ.

Quand Mère Teresa est passé de cette terre au ciel, le 5 septembre 1997, pendant quelques longues minutes, Calcutta est restée complètement sans lumière. Sur cette terre, elle était un signe transparent qui indiquait le ciel. Le jour de sa mort, le ciel voulut mettre un sceau sur sa vie et nous communiquer qu'une nouvelle lumière s'était éclairée au-dessus de nous. Maintenant,

après la reconnaissance «officielle» de sa sainteté, elle brille encore plus vivement. Que cette lumière, qui est la lumière éternelle de l'Évangile, continue d'éclairer notre pèlerinage terrestre et les sentiers de ce monde difficile! Sainte Teresa de Calcutta, priez pour nous!

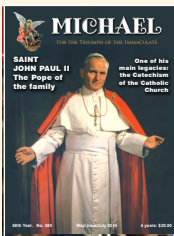


Vers Demain publié en quatre langues

Saviez-vous que Vers Demain est publié en quatre langues — français, anglais, espagnol et polonais? Ils sont tous publiés en format magazine. Si vous connaissez quelqu'un qui peut lire une de ces langues, n'hésitez pas à lui offrir un abonnement-cadeau, ou bien abonnez-vous vous-même pour améliorer vos habiletés dans une deuxième langue! Le prix est le même pour chacune des quatre éditions: 20 dollars pour 4 ans (pour le Canada et les États-Unis, ou 20 euros pour 2 ans pour l'Europe).

Envoyez votre chèque ou mandat-poste, ou par carte de crédit sur notre site (et n'oubliez pas de mentionner dans quelle langue vous voulez recevoir le magazine) à l'adresse suivante:

Vers Demain, 1101 rue Principale,
Rougemont, QC, J0L 1M0, Canada; Tel.: 1 (450) 469-2209
(pour l'adresse des autres pays, voir en page 2)



«Elle a fait entendre sa voix aux puissants... face aux crimes de la pauvreté qu'ils ont créée eux-mêmes»

Homélie du Pape François pour la canonisation

Voici des extraits de l'homélie du Saint-Père lors de la canonisation de Mère Teresa, le 4 septembre 2016:

Mère Teresa, tout au long de son existence, a été une généreuse dispensatrice de la miséricorde divine, en se rendant disponible à travers l'accueil et la défense de la vie humaine, la vie dans le sein maternel comme la vie abandonnée et rejetée. Elle s'est dépensée dans la défense de la vie, en proclamant sans relâche que «celui qui n'est pas encore né est le plus faible, le plus petit, le plus misérable». Elle s'est penchée sur les personnes abattues qu'on laisse mourir au bord des routes, en reconnaissant la dignité que Dieu leur a donnée; elle a fait entendre sa voix aux puissants de la terre, afin qu'ils reconnaissent leurs fautes face aux crimes – face aux crimes – de la pauvreté qu'ils ont créée eux-mêmes. La miséricorde a été pour elle le «sel» qui donnait de la saveur à chacune de ses œuvres, et la «lumière» qui éclairait les ténèbres de ceux qui n'avaient même plus de larmes pour pleurer leur pauvreté et leur souffrance.

Sa mission dans les périphéries des villes et dans les périphéries existentielles perdure de nos jours comme un témoignage éloquent de la proximité de Dieu aux pauvres parmi les pauvres. Aujourd'hui, je remets cette figure emblématique de femme et de consacrée au monde du volontariat: qu'elle soit votre modèle de sainteté! Je crois qu'il nous sera un peu difficile de l'appeler sainte Teresa; sa sainteté nous est si proche, si tendre et si féconde que spontanément nous continuerons de lui dire: «Mère Teresa». Que cet infatigable artisan de miséricorde nous aide à comprendre toujours mieux que notre unique critère d'action est l'amour gratuit, libre de toute idéologie et de tout lien et offert à tous sans distinction de langue, de culture, de race ou de religion. Mère Teresa aimait dire: «Je ne parle peut-être pas leur langue, mais je peux sourire». Portons son sourire dans le cœur et offrons-le à ceux que nous rencontrons sur notre chemin, surtout à ceux qui souffrent. Nous ouvrirons ainsi des horizons de joie et d'espérance à tant de personnes découragées, qui ont besoin aussi bien de compréhension que de tendresse.



DOCAT, un nouveau catéchisme sur la doctrine sociale de l'Église

La doctrine sociale de l'Église est un sujet d'une grande importance, puisqu'elle expose les grands principes de justice sur lesquels toute société qui se veut respectueuse de l'homme doit être basée. Cet enseignement social – formé principalement des encycliques sociales des papes depuis Léon XIII – est un véritable trésor, car s'il était appliqué, la face du monde serait changée, on aurait un monde plus conforme au plan de Dieu pour l'être humain.

Cependant, comme l'ont déjà souligné plusieurs évêques, cette doctrine sociale est pratiquement l'un des «secrets les mieux gardés de l'Église», car ignorée non seulement par la société en général, mais même par la plupart des catholiques – et donc pas mise en pratique. Une des raisons de cette ignorance est le fait que justement, cet enseignement se retrouve dans plusieurs encycliques écrites sur une période de plus de 100 ans, et donc pas nécessairement facile d'accès pour tous.

Dans son exhortation apostolique sur l'Église en Amérique, signée en 1999, saint Jean-Paul II mentionnait qu'il «serait très utile d'avoir un compendium ou une synthèse approuvée de la doctrine sociale, y compris un catéchisme qui montrerait le lien entre la doctrine sociale et la nouvelle évangélisation.» Pour répondre à ce souhait du Pape Jean-Paul II, le Conseil Pontifical Justice et Paix publiait, en octobre 2004, le Compendium de la Doctrine Sociale de l'Église, un livre de 330 pages de texte plus un index de 200 pages, qui résumait les grands textes du Magistère sur l'enseignement social de l'Église.

D'avoir tout résumé en un seul livre était déjà un tour de force, mais avec plus de 300 pages, ça demeurerait néanmoins une lecture difficile pour la plupart des gens. Toutefois, un catéchisme sur la doctrine sociale de l'Église, comme le souhaitait Jean-Paul II, restait encore à faire.

Et bien! Cela est maintenant chose faite! Le 27 juillet 2016, à l'occasion des Journées mondiales de la jeunesse tenues à Cracovie, en Pologne, un nouveau catéchisme pour les jeunes, sous forme de

questions et réponses, et portant précisément sur la doctrine sociale de l'Église, était publié: le «DOCAT» (prononcez dou-catte, du verbe anglais to do, faire, et catéchisme), réalisé sous la direction de la Conférence des évêques catholiques d'Autriche – les mêmes éditeurs d'un autre catéchisme semblable pour les jeunes, le «YOUCAT», à couverture jaune, reprenant celui-là le gros Catéchisme de l'Église catholique, publié par le Vatican en 1992. C'est le Pape François

lui-même qui a écrit la préface de ce nouveau catéchisme, qu'il vaut la peine de reproduire ici en entier:

«Chers jeunes! Mon prédécesseur, le pape Benoît XVI, vous avait remis le YOUCAT, le catéchisme pour les jeunes. Aujourd'hui, je souhaite vous offrir le DOCAT qui présente la Doctrine sociale de l'Église.

«Dans le titre, il y a le mot anglais «faire»: to do. Le DOCAT répond à la question: «que faire?» – un mode d'emploi en quelque sorte pour nous aider par le biais de l'Évangile à d'abord nous changer nous-mêmes, pour ensuite changer notre entourage immédiat, et au final changer le monde entier. Car, de par la force de l'Évangile, nous sommes capables de vraiment changer [e monde].

«Jésus a dit: «Ce que vous avez fait au plus petit d'entre mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait.» Beaucoup de saints ont été touchés au plus profond d'eux-mêmes par ce passage de l'Évangile. C'est la raison pour laquelle saint François d'Assise a complètement changé de vie. Mère Teresa s'est convertie à cause de cette parole. Et Charles de Foucauld témoigne: «Il n'y a pas, je crois, de parole de l'Évangile qui ait fait sur moi une plus profonde impression et transformé davantage ma vie que celle-ci: «Tout ce que vous faites à l'un de ces petits, c'est à moi que vous le faites.» Si on songe que ces paroles sont celles de la bouche de Jésus, la parole éternelle de Dieu, et que cette même bouche a dit: «ceci est mon corps», «ceci est mon sang», avec quelle force on est porté à chercher et à aimer Jésus dans ces petits, ces pauvres.»



► «Chers jeunes amis ! Notre planète touchée par le terrorisme et la violence, ne peut devenir plus humaine que par la conversion du cœur, c'est-à-dire : patience, justice, sérénité, dialogue, incorruptibilité, solidarité avec les victimes, les pauvres et les plus pauvres, don de soi sans limite, un amour qui va même jusqu'à la mort pour l'autre. Une fois que vous avez compris cela, alors, chrétiennes et chrétiens engagés, vous pouvez changer le monde. Avec tout ce qui se passe dans notre monde actuellement, il faut que ça change. **Quand aujourd'hui un chrétien ferme les yeux devant les nécessités des plus pauvres des pauvres, alors de fait, il n'est pas chrétien !**

«Ne pouvons-nous pas faire plus pour que cette révolution d'amour et de justice devienne réalité dans de nombreuses régions de notre monde si tourmenté ? La doctrine sociale de l'Église peut aider tant de monde ! Sous la direction avertie des cardinaux Christoph Schönborn et Reinhard Marx, une équipe s'est mise au travail pour apporter à la jeunesse du monde le message libérateur de la doctrine sociale catholique. Des spécialistes de renom y ont collaboré ainsi que des jeunes. De jeunes catholiques, filles et garçons du monde entier, ont envoyé leurs plus belles photos. D'autres jeunes se sont penchés sur les textes, ont apporté leurs questions et leurs remarques, pour être sûrs que le tout soit bien compréhensible.

«La doctrine sociale appelle ça «participation» : contribution ! L'équipe a donc elle-même mis en pratique un principe important de la doctrine sociale. Le DOCAT est devenu un guide formidable pour l'agir chrétien. Ce qu'aujourd'hui on appelle la doctrine sociale catholique, a vu le jour au XIXe siècle. Avec l'industrialisation, un capitalisme brutal est apparu : un type d'économie qui détruit l'humain. De grands industriels sans scrupule imposaient à la population rurale appauvrie de trimer pour un salaire de misère dans des mines ou des usines sordides. Les enfants ne voyaient plus la lueur du jour. Ils étaient envoyés comme des esclaves sous terre pour tirer les wagons houillers.

«Au vu de cette situation dramatique, des chrétiens se sont engagés de toutes leurs forces, mais ils ont constaté que cela ne suffisait pas. Alors, ils ont

développé des idées pour agir contre cette situation injuste, au niveau de la société et de la politique. Le véritable document fondateur de la doctrine sociale catholique est et demeure l'encyclique du pape Léon XIII, *Rerum Novarum* de 1891, sur les nouveaux problèmes sociaux. Le pape écrivait de manière claire et sans équivoque : «Ce serait un crime à crier vengeance au ciel, que de frustrer quelqu'un du prix de ses labeurs.» L'Église met toute son autorité en jeu pour lutter en faveur des droits des travailleurs.



«L'Esprit du Seigneur est sur moi... pour porter la bonne nouvelle aux pauvres.» (Luc 4, 18.)

«Au fil des années et selon les besoins du moment, la doctrine sociale catholique s'est encore enrichie et affinée. Beaucoup ont débattu autour de la communauté, de la justice, de la paix et du bien commun. Et on arriva aux principes de personnalité, solidarité et subsidiarité, que le DOCAT explique également. Mais au fond, la doctrine sociale ne vient pas de tel ou tel pape, ni de tel ou tel érudit. Elle vient du cœur de l'Évangile. Elle vient de Jésus lui-même. Jésus est la doctrine sociale de l'Église.

«Dans mon exhortation apostolique *Evangelii Gaudium*, j'écris : «une telle économie tue», car il existe aujourd'hui encore une «économie de l'exclusion et de la disparité sociale». Il y a des pays où 40 % à 50 % des jeunes sont au chômage. Dans de nombreuses sociétés, les personnes âgées sont mises à l'écart, car elles n'ont apparemment aucune «valeur» et

qu'elles ne sont plus «productives». Des régions rurales entières sont dépeuplées parce que les pauvres cherchent refuge dans les bidonvilles des métropoles, en espérant y trouver encore de quoi survivre. La logique productiviste d'une économie globalisée a détruit les humbles structures économiques et agricoles de leurs régions d'origine. Environ 1% de la population mondiale possède aujourd'hui 40 % de la fortune mondiale et 10 % de la population mondiale en possède 85 %. Par ailleurs, la moitié de la population mondiale n'en «possède» que tout juste 1%. 1,4 milliard d'êtres humains vivent avec un peu moins d'un euro par jour.

«Si aujourd'hui je vous invite tous à vous imprégner à fond de la doctrine sociale de l'Église, je ne rêve pas seulement de groupes assis sous les arbres

et qui en discutent. C'est bien ! Faites-le ! Mais mon rêve va plus loin: je rêve d'un million de jeunes chrétiens, de préférence même toute une génération, qui soient pour leurs contemporains la «doctrine sociale à deux pattes». Rien ne pourra changer le monde que des personnes qui, avec Jésus, donnent leur vie pour ce monde, qui, avec Jésus, vont jusqu'aux périphéries – jusqu'au beau milieu de la crasse. Lancez-vous aussi en politique, lutez pour la justice et la dignité de l'homme, spécialement pour les plus pauvres. Vous êtes tous l'Église. Faites-en sorte que cette Église se transforme, qu'elle devienne vivante parce qu'elle se laisse interpellé par les cris des opprimés, par les supplications des nécessiteux et de tous les laissés-pour-compte.

«Et mettez-vous vous-même en mouvement. Si beaucoup s'y attellent ensemble alors le monde ira mieux, et les hommes sentiront que l'Esprit de Dieu agit à travers vous. Et peut-être serez-vous alors comme des torches qui leur éclairent le chemin vers Dieu.

«Je vous offre donc ce formidable recueil pour qu'il allume un feu en vous. Je prie pour vous tous les jours. Priez pour moi vous aussi !» (*Fin de la préface.*)

En lisant ces dernières lignes du Saint-Père, nous aussi nous nous mettons à rêver d'une multitude de jeunes qui se mettent non seulement à étudier le crédit social (ou démocratie économique), mais à devenir des «torches» pour le faire connaître aux autres. Louis Even a dit : «Le Crédit Social est une lumière sur mon chemin, il faut que tout le monde connaisse ça.» Et il a été jusqu'à quitter son emploi, et donner consacrer toute sa vie, justement parce que l'application du Crédit Social viendrait en aide aux pauvres.

Jeunes et moins jeunes, prenez le temps d'étudier le Crédit Social, de lire les articles et livres sur le sujet, et même de venir à une de nos sessions d'étude sur le sujet à Rougemont. (*Les dates pour les prochaines sessions de 2017 sont affichées en page 23.*) Et vous aussi vous vous écrierez comme Louis Even: «Quelle lumière ! Il faut que tout le monde connaisse ça !» C'est réellement une cause pour laquelle il vaut la peine de donner toute sa vie. Henry Ford disait un jour: «La jeunesse qui pourra résoudre la question monétaire fera plus pour le monde que toutes les armées de l'histoire.» Alors, jeunes et moins jeunes, c'est dans l'armée des Pèlerins de saint Michel de Vers Demain qu'il faut s'enrôler !

Voici maintenant quelques questions et réponses tirées du DOCAT, avec nos commentaires en italique, tirés de notre livre *La démocratie économique vue à la lumière de la doctrine sociale de l'Église* :

Q. 22: Pourquoi l'Église a-t-elle élaboré une doctrine sociale ?

Au plus profond de lui-même, l'homme est un être social. Au ciel comme sur la terre, il est dépendant de la communauté. Dans l'Ancien Testament déjà, Dieu

donne à son peuple des consignes pour vivre ensemble et des commandements pour mener une vie bonne et juste. Notre raison est capable de distinguer des structures justes ou injustes, nécessaires pour ériger un ordre social juste. Par sa vie, Jésus nous enseigne que la justice doit être d'abord empreinte d'amour. Notre idée moderne de solidarité est empreinte du concept chrétien de l'amour du prochain.

Q. 23: À quoi sert la doctrine sociale ?

La doctrine sociale a deux tâches à remplir:

Mettre en évidence les prérequis pour tout agir social et juste, tels qu'ils apparaissent dans l'Évangile.

Pointer du doigt, au nom de la justice, les structures économiques, sociales ou politiques en contradiction avec le message de l'Évangile.

La foi chrétienne est très consciente de la dignité de l'être humain; elle en tire une série de principes, normes et valeurs qui permettent d'organiser un ordre social libre et juste. Les principes de la doctrine sociale sont certes très clairs, cependant ils doivent être repensés en permanence à la lumière des questions sociales qui se posent dans l'actualité. En mettant en oeuvre sa doctrine sociale, l'Église devient l'avocate de tous ceux qui – pour différentes raisons – ne sont pas capables d'élever leur propre voix, et qui souvent sont le plus directement concernés par des structures injustes.

Q. 24: Qui est-ce qui définit la doctrine sociale de l'Église ?

Tous les membres de l'Église, en fonction de leur tâche et de leur charisme, participent à l'élaboration de la doctrine sociale. Ses principes ont été déclinés dans d'importants documents de l'Église. La doctrine sociale fait partie de l'enseignement officiel de l'Église. Le magistère de l'Église (c'est-à-dire le pape et les évêques en communion avec lui) n'a de cesse de rappeler à l'Église et à l'humanité quelles sont les caractéristiques d'une société sociale, juste et pacifique.

Q. 158: Qu'est-ce que l'économie ?

Par économie, on comprend le secteur de notre réalité sociale où l'on peut satisfaire ses propres besoins matériels et ceux de ses proches. Dans l'économie, il est question de production, de distribution et de consommation de biens et/ou de prestations de services.

Q. 159: Quel est l'objectif de l'économie ?

L'objectif de l'économie, c'est de fournir à tous ce dont ils ont matériellement besoin pour vivre. Les ressources (matières premières, machines, sol et terrain, main-d'oeuvre, etc.) sont limitées. Nous devons donc créer des normes économiques ou organiser l'économie de telle manière que ces ressources limitées puissent être utilisées de la manière la plus efficace et la plus raisonnable. L'homme, libre, est l'auteur, le centre et le but de toute activité économique. Comme ►

► dans tout autre domaine de notre agir en société, la dignité de la personne humaine et le développement du bien commun sont des points centraux.

Note de Vers Demain: Dans la leçon 1 de «La Démocratie économique», le but de l'économie est défini ainsi: faire les biens joindre ceux qui en ont besoin, ce qui en pratique signifie que les gens doivent avoir un pouvoir d'achat suffisant pour se procurer au moins le nécessaire pour vivre.

Q. 168: Comment doit réagir le chrétien en situation de pauvreté?

Il va faire tout ce qui est en son pouvoir pour se sortir lui-même et sa famille de la pauvreté, par un travail bien fait et durable. Souvent il faudra dépasser, en collaboration avec d'autres, des «mauvaises» structures et des forces injustes qui empêchent les pauvres d'accéder à la propriété, à l'autosuffisance et à une amélioration matérielle.

Q. 171: Le capitalisme est-il compatible avec la dignité humaine?

Au vu de l'échec de l'économie planifiée et centralisée du système soviétique, Jean-Paul II a écrit: «Si, sous le nom de “capitalisme” on désigne un système économique qui reconnaît le rôle fondamental et positif de l'entreprise, du marché, de la propriété privée et de la responsabilité qu'elle implique dans les moyens de production, de la libre créativité humaine dans le secteur économique, la réponse est sûrement positive, même s'il serait peut-être plus approprié de parler d'“économie d'entreprise”, ou d'“économie de marché”, ou simplement d'“économie libre”. Mais si par “capitalisme” on entend un système où la liberté dans le domaine économique n'est pas encadrée par un contexte juridique ferme qui la met au service de la liberté humaine intégrale et la considère comme une dimension particulière de cette dernière, dont l'axe est d'ordre éthique et religieux, alors la réponse est nettement négative (*Centesimus annus*, 42.)

Dans la leçon 13 de la Démocratie économique, on peut lire: «Ce que l'Église reproche au capitalisme actuel n'est donc pas la propriété privée ni la libre entreprise. Au contraire, loin de souhaiter la disparition de la propriété privée, l'Église souhaite plutôt sa diffusion la plus large possible pour tous, que tous soient propriétaires d'un capital, soient réellement “capitalistes”. Le Crédit Social, avec son dividende à chaque individu, reconnaît chaque être humain comme étant un véritable capitaliste, propriétaire d'un capital, cohéritier des richesses naturelles et des inventions des générations précédentes.

Ce que l'Église reproche au système capitaliste, c'est que, précisément, tous et chacun des êtres humains vivant sur la planète n'ont pas accès à un minimum de biens matériels, permettant une vie décente. C'est le principe de la destination universelle des biens qui n'est pas atteint: la production existe en abondan-

ce, mais c'est la distribution qui est défectueuse.

*Et dans le système actuel, l'instrument qui permet la distribution des biens et des services, le signe qui permet d'obtenir les produits, c'est l'argent. C'est donc le système d'argent, le système financier qui fait défaut dans le capitalisme... Le Pape Pie XI écrivait dans son encyclique *Quadragesimo anno*, en 1931: «Le capitalisme n'est pas à condamner en lui-même, ce n'est pas sa constitution qui est mauvaise, mais il a été vicié.»*

Q. 172: Y a-t-il un «modèle économique chrétien»?

Non. L'Église est tenue d'annoncer l'Évangile, son rôle n'est pas de se lancer dans des surenchères sur divers modèles économiques et des solutions techniques. Cette exigence selon laquelle l'économie doit être au service de l'homme et du bien commun, s'adresse à toute raison qui s'oriente par rapport au postulat de la dignité humaine.

Dans la leçon 14 de «La Démocratie économique», on peut lire: «Les Papes n'approuveront jamais publiquement aucun système économique, telle n'est pas leur mission: ils ne donnent pas de solutions techniques, ils ne font qu'établir les principes sur lesquels doit être basé tout système économique véritablement au service de la personne humaine, et ils laissent aux fidèles le soin d'appliquer le système qui appliquerait le mieux ces principes.»

Un système sera bon ou non dans la mesure où il correspond à ces principes de l'Église. Les solutions peuvent varier, mais à notre connaissance, aucune autre solution n'appliquerait aussi parfaitement la doctrine sociale de l'Église que le Crédit Social, et c'est pour cela que Vers Demain a choisi de le diffuser. Mais le plus loin où l'Église pourra se prononcer au sujet du Crédit Social, c'est qu'il ne contient rien de contraire à l'enseignement de l'Église, et que tout catholique est libre d'y adhérer et de le propager. C'est exactement la conclusion à laquelle est parvenue une commission de neuf théologiens, nommés par les évêques du Québec pour étudier la question à savoir si le Crédit Social était entaché de communisme ou de socialisme.

Q. 175: L'argent est-il mauvais en soi?

Non. L'argent n'est ni bon ni mauvais. L'argent est un moyen d'échange, une référence; une réserve pour l'avenir; un moyen pour soutenir ce qui est bien, ou sauvegarder du mal. L'argent ne doit jamais devenir une fin en soi. Jésus dit clairement: «Vous ne pouvez pas servir à la fois Dieu et Mammon» (Mt 6, 24). L'argent peut devenir une idole et une addiction. Celui qui court avec cupidité derrière l'argent, deviendra bientôt l'esclave de sa convoitise.

Dans la leçon 13 de «La Démocratie économique», on peut lire: «L'argent devrait être un instrument de service, mais les banquiers, en se réservant le contrô-

«Je rêve d'un million de jeunes chrétiens, de préférence même toute une génération, qui soient pour leurs contemporains la “doctrine sociale à deux pattes”. Rien ne pourra changer le monde que des personnes qui, avec Jésus, donnent leur vie pour ce monde...»

– Pape François



Le Pape François franchissant avec les jeunes la porte sainte de la miséricorde lors des Journées mondiales de la Jeunesse à Cracovie le 30 juillet 2016.

*le de la création de l'argent, en ont fait un instrument de domination: Puisque le monde ne peut vivre sans argent, tous – gouvernements, compagnies, individus – doivent se soumettre aux conditions imposées par les banquiers pour obtenir de l'argent, qui est le droit de vivre dans notre société actuelle. Cela établit une véritable dictature sur la vie économique: Les banquiers sont devenus les maîtres de nos vies, tel que le rapportait très justement encore Pie XI dans *Quadragesimo anno* (n. 106):*

«Ce pouvoir est surtout considérable chez ceux qui, détenteurs et maîtres absolus de l'argent et du crédit, gouvernent le crédit et le dispensent selon leur bon plaisir. Par là, ils distribuent le sang à l'organisme économique dont ils tiennent la vie entre leurs mains, si bien que, sans leur consentement, nul ne peut plus respirer.»

Q. 188: Comment agir de manière juste dans le domaine économique?

Dans l'activité économique, on agit de manière juste en donnant aux autres ce qui leur est dû. Cela signifie en premier lieu de respecter les contrats et les accords, de livrer en temps et en heure des marchandises de bonne qualité, et de payer ses factures dans les délais impartis. Pour être juste, un contrat doit avoir été conclu librement, c'est-à-dire sans avoir recours à des stratagèmes, à la crainte ou à la force. Le partenaire commercial trop écrasant qui obligerait les autres à accepter ces conditions, agirait injustement.

C'est saint Thomas d'Aquin qui définit la justice comme étant de rendre à chacun ce qui lui est dû. Le

Crédit Social enseigne que ce qui est dû à chacun, c'est un dividende mensuel, en tant que cohériter des richesses naturelles et du progrès.

Q. 190: Quels sont les «péchés» de l'économie?

Dans l'activité économique également, on assiste malheureusement trop souvent à des arrangements crapuleux, à des abus et à de la fraude. Tous ceux qui agissent de la sorte, détruisent le véritable capital de toute entreprise: la confiance. En effet, sans confiance, l'économie ne peut pas fonctionner: il faut pouvoir se fier à la parole donnée, au contrat signé. On acquiert la confiance en étant fiable, et on la gagne en faisant preuve d'un comportement vertueux. Dans le monde économique, il faut surtout craindre la cupidité, la corruption et toute forme d'injustice comme le vol, la fraude, l'usure, l'exploitation, etc.

Dans la leçon 1 de «La Démocratie économique», Geoffrey Dobbs définit les mots «crédit social» comme étant, avant même d'être une réforme monétaire ou économique, la confiance ou croyance mutuelle dans chaque autre membre de la société (par exemple, la confiance que tous observent les mêmes règlements de la route, la confiance que l'étiquette d'un produit indique bien son contenu, etc.) Dobbs fait remarquer à juste titre que ce crédit social, ou confiance en la vie en société, atteint son niveau maximum lorsque la religion chrétienne est pratiquée, et atteint son minimum lorsqu'on nie le christianisme ou qu'on s'en moque. (Donc ceux qui ne voient dans le Crédit Social qu'une simple réforme monétaire, et veulent mettre la religion de côté, n'ont absolument rien compris du crédit social, et sont dûs pour une session d'étude!)

Pourquoi subir servilement le non-sens financier ?

par Louis Even

L'universel problème d'argent

Quel est le problème le plus général de la vie courante ? Qu'il s'agisse des individus, des familles, des municipalités, des commissions scolaires, des fabriques paroissiales, de tous les corps publics comme des institutions privées, le casse-tête général, c'est le problème financier – trouver de l'argent.

Problème d'argent. Problème ni naturel ni surnaturel. Cultiver des légumes, élever des animaux, remplir les magasins de produits, transporter des hommes ou des choses, trouver des bras et du matériel pour bâtir – voilà qui pourrait être des problèmes naturels. Or, ils sont tous vite réglés aujourd'hui.

Mais le problème d'argent, problème que ni le bon Dieu ni la nature n'ont fait, problème artificiel fait de main d'homme, tout le monde s'en plaint et on continue de le subir comme on subit une sécheresse ou un ouragan.

L'argent est pourtant facile à produire quand ceux qui en ont l'autorité le décident. On en a eu l'exemple en 1939. Depuis dix années, toutes les nations civilisées étaient dans ce qu'on appelait la crise. Pas une crise de produits, ni de bras, on avait trop de tout cela. Pas une crise de température ni de Providence: rien n'avait changé de ce côté-là. Mais une crise d'argent. Individus, compagnies, gouvernements, manquaient d'argent. On chômait, faute d'argent pour payer le travail. On n'achetait pas, faute d'argent pour acheter les produits. Pourtant, tous ces pays-là embarquaient dans une guerre majeure, et une guerre moderne majeure demande des milliards.

Sitôt la guerre déclarée, le problème d'argent disparut. Dans tous les pays en guerre, on produisit tout l'argent qu'il fallait pour conduire la guerre, au fur et à mesure qu'on en avait besoin, tant qu'on avait des hommes et du matériel pour faire la guerre. Le «pas d'argent», qu'on entendait tous les jours avant la guerre, ne fut pas prononcé une seule fois pendant la guerre.

Comment donc le monde passa-t-il ainsi, subitement, de la crise d'argent à l'abondance d'argent pour la guerre ? Comment ? Mais en fabriquant l'argent qui manquait. Au Canada, dès la déclaration de guerre par un gouvernement à coffres vides, ce gouvernement se fit faire 80 millions de dollars, opération qui ne prit pas cinq minutes. D'autres millions suivirent, et l'on eut des milliards, tous les milliards voulus pour changer les chômeurs en soldats ou en fabricants de munitions, d'avi-

ons, de vaisseaux et autre attirail de guerre. Aux États-Unis, après Pearl Harbour, le président Roosevelt déclara qu'il ne permettrait pas au non-sens financier d'empêcher la nation de mettre tous ses hommes valides et tous ses moyens de production au service de la guerre.

Le non-sens financier, c'est la paralysie de la production et de la distribution de richesse pour manque de ces petites choses qu'on appelle piastres. Des piastres, qui ne sont point des ordonnances du ciel; des piastres qui ne sont point une affaire compliquée à produire, puisqu'elles sont venues du jour au lendemain quand on a secoué le non-sens financier pour entrer hardiment dans la grande tuerie mondiale.

Une décision et une goutte d'encre

Pour avoir de l'argent, ni le gouvernement canadien ni aucun autre gouvernement n'envoya les hommes dans les mines d'or. Les hommes, c'était pour l'armée et pour les munitions. Le gouvernement n'engagea même pas d'imprimeurs pour imprimer des dollars. C'est beaucoup plus simple que cela. Il demanda aux banquiers de lui faire de l'argent. En faire, mais oui. Depuis longtemps, les gens n'en avaient pas, ils ne pouvaient donc pas en épargner et en porter à la banque.

Les réserves des banques étaient passablement à plat. Et pourtant, il fallait des millions, il fallait des milliards. Pas d'autre solution que d'en faire.

Pour faire l'argent voulu, les banques n'eurent pas à inventer une nouvelle méthode. Elles employèrent simplement la même technique qu'elles emploient toutes les fois qu'elles prêtent de grosses sommes d'argent à des industriels ou à des corps publics. Dans ces occasions-là, elles font l'argent qu'elles prêtent; elles créditent l'emprunteur sans débiter personne.

Vous savez tous ce que c'est qu'un compte de banque. Quand vous en avez un, vous pouvez payer sans sortir de l'argent de votre poche. Vous faites un chèque. Celui qui reçoit votre chèque peut le déposer à sa propre banque. Qu'arrivera-t-il ? Votre compte sera diminué, et le sien sera augmenté. Il n'y aura eu besoin ni d'or, ni d'argent blanc, ni de nickel, ni de piastres en papier – rien qu'une addition dans un compte et une soustraction dans un autre compte, et c'est aussi bon. C'est avec cela que marchent les grosses affaires. C'est avec cela qu'on a financé la guerre.

Mais, direz-vous, pour avoir un compte de banque, il faut épargner et déposer. C'est une méthode. Mais il y en a une autre, celle des emprunts.



Louis Even

Supposons que je sois un gros industriel. Je veux agrandir mon usine. Il me faudrait tout de suite 100 000\$. Je vais à la banque. Je m'arrange avec le gérant pour un emprunt de 100 000\$. Il me demande des garanties, évidemment. Mais je n'apporte pas un sou à la banque. Le gérant me signe un papier. Je vais au caissier. Je dépose ce papier. Le caissier ouvre son livre, à mon compte, et il inscrit à mon crédit 100 000\$. Je sors de la banque avec un compte de 100 000\$, sur lequel je pourrai tirer des chèques au fur et à mesure que j'aurai des paiements à faire.

Voyez-vous: je n'ai pas fait ce compte-là par la méthode des épargnants. Sans apporter un sou à la banque, je sors quand même avec un compte de 100 000\$, tout comme si j'avais apporté et déposé cette somme. Autre fait remarquable: pour me prêter cet argent-là, le banquier n'a pas sorti un sou de son tiroir; et il n'a pas diminué d'un seul sou le compte d'un seul autre client. Tout le monde en a autant qu'auparavant, et moi j'ai 100 000\$ de plus. Un beau 100 000\$ enlevé à personne, sorti de nulle part, et maintenant dans mon compte.

C'est un 100 000\$ d'argent tout neuf, tout en chiffres, mais aussi bon que de l'or pour payer n'importe quoi. Ce 100 000\$ a été fabriqué par le banquier, avec sa plume et une goutte d'encre, après qu'il a consenti à le faire. Une décision, un peu d'encre, et c'est tout.

C'est là la fabrication de l'argent moderne; et seule la banque fait cela. Le gouvernement, qui manque toujours d'argent, ne fait pas cela; il se classe inférieur au banquier!

Évidemment, j'aurai à rembourser le 100 000\$

au banquier; même un peu plus à cause de l'intérêt. Quand je rembourserai, j'aurai retiré l'argent de la circulation; le fonds total à chèques dans le pays aura diminué de 100 000\$, et un peu plus.

L'argent commence donc quand le banquier prête ce qu'il appelle des crédits, et qui est le principal argent moderne. Puis l'argent finit quand on le rembourse à la banque. Comme il faut que les remboursements soient plus gros que les prêts, il faut qu'il y ait continuellement des emprunts nouveaux, autrement il n'y aurait bien vite plus du tout d'argent. On vit donc avec de l'argent emprunté quelque part dans le système bancaire, donc parce que des individus ou des compagnies ou des corps publics s'endettent. Quand les prêts sont plus rapides que les remboursements, l'argent devient plus abondant. Quand les prêts deviennent plus difficiles et qu'il faut rembourser quand même, l'argent en circulation diminue; on appelle cela restriction du crédit. Si la restriction est aiguë et se prolonge, on appelle cela une crise, et le monde souffre devant une capacité de production abondante.

Chiffres contre chiffres

L'argent est fait pour payer, pour acheter. C'est essentiellement un titre donnant droit à des produits ou des services au choix. Ce titre est fait de chiffres. Chiffres gravés sur du métal, ou imprimés sur du papier, pour l'argent de poche. Chiffres inscrits dans des comptes de banque, pour le commerce et l'industrie.

Vous connaissez d'autres chiffres, qui s'appellent prix. Eux sont inscrits sur les étiquettes qui accompagnent les produits. Les chiffres qui sont des prix vien-

Grands rendez-vous à Rougemont en 2017



Session d'étude en français

du 27 avril au 5 mai
7 mai: réunion
mensuelle

Siège de Jéricho:
du 8 au 13 mai

Session d'étude en français

du 21 au 28
septembre

Congrès annuel:
30 septembre-
1er et 2 octobre

Session d'étude en anglais et espagnol

du 15 au 23 juillet
23 juillet: assemblée

► nent aussi vite que les produits et en rapport avec les produits. Mais les chiffres qui sont de l'argent, dans nos poches ou dans nos comptes de banque, ne viennent point du tout aussi vite que les produits ni en rapport avec eux. C'est pour cela que tout le monde se plaint.

C'est pour cela que des gens se privent devant des produits abondants; ou bien qu'ils s'endettent et prennent des années à payer ce qui se fabrique pourtant en quelques jours, parfois en quelques heures. C'est pour cela que les municipalités et les commissions scolaires et d'autres corps publics sont toujours aux prises avec du manque d'argent ou avec des dettes, ne pouvant pas taxer davantage des gens qui manquent déjà d'argent pour faire vivre convenablement leurs familles. C'est pour cela que des maisons sont vendues pour les taxes. C'est pour cela que des produits agricoles se vendent mal ou pas du tout, alors qu'ils sont bons et désirés, parce que ceux qui les voudraient n'ont pas de quoi les payer.

C'est pour cela qu'il y a des chômeurs, qui aimeraient pourtant bien travailler – et il y a tant de choses à faire – mais on n'a pas de quoi les payer. C'est pour cela que les gens se chicanent partout, qu'ils cherchent à s'arracher les uns des autres l'argent qui est trop rare, alors qu'ils ne se chicanent jamais autour des produits dans les magasins, parce que ces produits sont abondants.

La solution saute aux yeux. C'est de mettre l'argent au même pas que les produits: beaucoup de produits, beaucoup d'argent; production facile, argent facile; produits devant les familles en besoin, argent dans les familles devant les produits.

Pour cela, il faut que le volume de l'argent et sa mise en circulation soient une affaire sociale – pas une affaire dépendant de profiteurs et conditionnée par eux en fonction de leurs intérêts.

C'est pourquoi nous demandons que l'argent soit mis au monde, selon les besoins et selon la production, par une banque nationale, ou un organisme national, existant pour le service et non pour le profit; tout comme la justice et les autres ministères publics existent pour le service de la nation et non pas pour le profit personnel des ministres ou des juges.

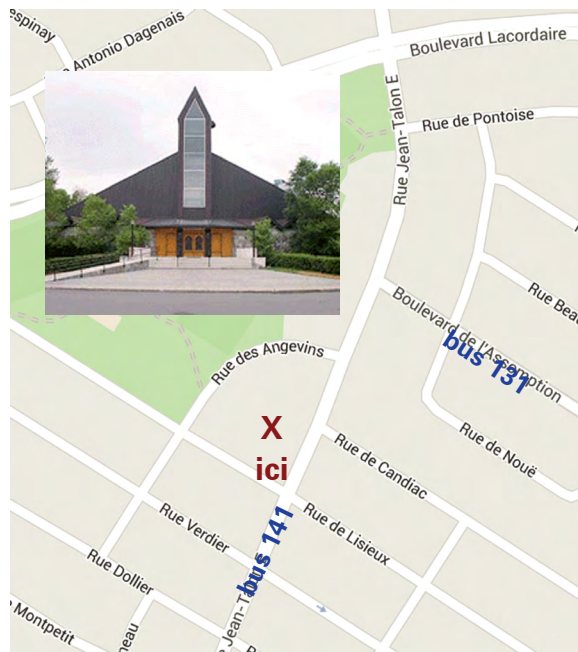
Mais les contrôleurs actuels de l'argent et du crédit tiennent à garder leurs privilèges et leur pouvoir. Ils exercent de grosses pressions contre tout changement. Tant qu'il n'y aura pas de la part du peuple une pression plus forte, ça ne changera pas.

C'est pourquoi nous engageons tous les citoyens, de n'importe quels partis, à s'unir et à faire sur les gouvernements des pressions croissantes et répétées pour que, sentant la force du peuple plus que celle des financiers, ils fassent sauter une fois pour toutes le non-sens financier, rendant l'argent conforme à la production et serviteur des individus, des familles, des corps publics. Ce sera la plus grande réforme de tous les temps, et elle vaut tous nos efforts.

Louis Even

Attention! Nouvelle adresse pour l'assemblée mensuelle de Vers Demain à Montréal

**Église Saint-Gilbert
Arrondissement Saint-Léonard
(entrée salle 5415 rue Jean-Talon)**



**Le 2e dimanche de chaque mois
9 octobre, 13 novembre**

**14 heures: heure d'adoration, suivie de
l'assemblée Chapelle du Sacré-Coeur**

Transports en commun pour s'y rendre:

Station de métro St-Michel, puis bus 141, Jean-Talon direction est (jusqu'au coin de Lisieux)

Ou bien station de métro Assomption, puis bus 131 De l'Assomption direction nord (jusqu'à la rue des Angevins)

Assemblées mensuelles

Maison de l'Immaculée, Rougemont

23 octobre, 27 novembre

**10 heures a.m.: Ouverture. Chapelet
5.00 hres p.m. Sainte Messe à la chapelle
de la Maison de l'Immaculée**

Les dettes publiques, fruits d'un système absurde

La plus grande escroquerie de tous les temps

L'article suivant est la retranscription d'une conférence donnée par Louis Even à la télévision en 1962, dont on peut retrouver la vidéo sur notre site internet, et qui a été reprise par des dizaines d'autres sites:

par Louis Even

Quand les corps publics – que ce soit les commissions scolaires, les municipalités, les gouvernements provinciaux, le gouvernement fédéral – établissent leur budget annuel, il y a un article de ce budget qui s'appelle «service de la dette publique». Cet article-là n'est jamais discuté: le seul fait de présenter les chiffres de la dette, les chiffres du service de la dette – ce qui veut dire les intérêts à payer, et les remboursements annuels quand ils peuvent sur le capital – ces chiffres-là sont approuvés sans discussion. Curieux, puisque le Canada est un pays qui s'enrichit continuellement. Je parle ici des vraies richesses du pays.

Comparez le Canada d'aujourd'hui avec ce qu'il était il y a cinquante ans, cent ans, ou bien du temps des pionniers il y a plus de 300 ans. Au commencement, qu'y avait-il au Canada? Des forêts, des bêtes dans les forêts, des «Indiens» (autochtones) qui se cachaient, des Blancs (Européens) qui venaient pour essayer de faire quelque chose, qui étaient obligés de travailler dur et de se défendre. On ne pouvait pas produire beaucoup de richesses dans ce temps-là comme aujourd'hui! Depuis, le Canada s'est développé, avec des champs, des fermes, des routes, des églises, des écoles, des hôpitaux. Le Canada actuel est immensément plus riche qu'il y a 50 ans, 100 ans, 300 ans.

Pourtant, comparez la dette publique du Canada d'aujourd'hui avec le Canada de ce temps-là, d'il y a 50 ans, 100 ans, 300 ans. La dette publique – la somme des dettes municipales, provinciales, fédérale, sans compter les dettes scolaires, les dettes de fabriques et d'autres. Vous remarquerez qu'on est beaucoup plus riche, beaucoup plus développé et beaucoup plus endetté. Comment expliquer cela?

Qui a développé la richesse du pays? À qui sont dues ces routes, ces écoles, ces hôpitaux, ces chemins de fer, ces églises, ces fermes, ces usines, tout ce développement; qui est-ce qui a monté tout ça? C'est la population du pays, évidemment, ça ne s'est pas monté tout seul.

C'est la population du pays qui fait tous ces développements, toutes ces richesses, et c'est elle qui est endettée pour toutes ces choses-là? Elle est endettée et est obligée de payer pour les choses qu'elle a faites elle-même? Et obligée de payer à qui? Pas à ceux qui ont fait ces richesses; ceux qui ont fabri-



qué les choses, qui ont travaillé, ont été payés par un salaire, et avec ce salaire, ils ont acheté les produits qui ont été faits par d'autres.

Par exemple, si on a pu construire une école, les constructeurs de l'école ont dû se nourrir, s'habiller. S'ils ont pu le faire, c'est parce qu'il y avait d'autres personnes dans le pays qui produisaient de la nourriture ou des habits. Ça veut dire que c'est la population dans son ensemble qui a produit ces choses durables qui ont été faites, et qui existent encore aujourd'hui. C'est donc le fruit du travail de la population, ajouté aux ressources naturelles qui appartiennent aussi à la population.

Comment expliquer que la population est endettée pour les choses qu'elle a produite elle-même? Et non seulement on fait payer la population pour ce qu'elle a produit elle-même, on la fait payer plus que le prix que ça a coûté.

Par exemple, vous empruntez pour bâtir une école: c'est la population du pays qui fait tout ce qu'il faut pour bâtir l'école, pour nourrir les ouvriers, etc. L'école a peut-être coûté 300 000 dollars, vous allez prendre vingt ans pour rembourser ça, vous allez rembourser une fois et demie, deux fois, et même davantage si on prend plus de temps. Pourtant, on ne devrait payer que ce que l'on consomme: vous achetez un pain, vous le mangez seulement qu'une fois. Si on vous le fait payer trois fois, vous direz avec raison: «C'est absurde! Je ne peux pas consommer mon pain trois fois, je vais le payer seulement qu'une fois.»

Très bien. Mais pour ce qui est des écoles, on ne les consomme (use) même pas toutes, et on les a déjà payé deux fois, et quelquefois trois fois. Le maire de la ville de Kénogami (dans la région du Saguenay) nous disait un jour: «Notre aqueduc municipal, on l'a déjà ►

► payé trois fois et demie et puis on le doit encore.» «Votre aqueduc est-il encore debout?» «Certainement!» «Vous ne l'avez même pas consommé une fois et vous l'avez payé trois fois et demie? C'est absurde!» Le maire comprenait très bien cela, c'est absurde en effet.

La source de l'escroquerie

Pourquoi est-ce ainsi? C'est à cause d'un système financier absurde, un système financier voleur. Il a commencé par voler le crédit de la société. Qu'est-ce que le crédit de la société? C'est ce qui fait la confiance au pays, à la population qui l'habite. Le crédit, c'est la base de l'argent. L'argent ne servirait à rien s'il n'y avait pas de produits dans le pays. Et ça ne servirait à faire de l'argent s'il n'y avait pas une population pour exploiter les ressources naturelles, pour faire des produits.

L'argent est basé sur la capacité de produire de la population. Cette capacité de produire appartient à la population. Il existe bien sûr le crédit personnel d'un ouvrier, le crédit personnel d'un autre, mais s'ils travaillaient isolément, sans rapport les uns avec les autres, chacun devant faire tout par lui-même, il y aurait beaucoup moins de production. Le «beaucoup plus» de production (le fait qu'on bénéficie de la division du travail, des ressources naturelles et des inventions transmises par les générations précédentes), c'est ça qui est le crédit de la société. C'est le crédit social.

Or les financiers, et plus particulièrement les banquiers, ont pris, pour ainsi dire, la propriété de ce crédit social, qu'ils transforment eux-mêmes en argent. Ce n'est même pas le gouvernement qui change ce crédit de la société en argent. Ce n'est pas nous, ce n'est pas la population ni nos représentants, ce sont les banquiers seuls qui ont le pouvoir légal – parce qu'on leur a donné ce droit-là – de changer le crédit de la société en argent.

Et quand ils l'ont changé, ils prêtent cet argent-là. À qui le prêtent-ils? Aux propriétaires de ce crédit social: ils le prêtent aux producteurs pour produire, ils le prêtent à la population pour faire des choses. Et après nous l'avoir prêté, ils nous disent: «Vous nous rembourserez. Et vous me paierez de l'intérêt pour

avoir volé votre crédit et vous l'avoir prêté.»

Peut-on imaginer quelque chose de plus absurde? Et le résultat de tout cela, c'est que la production et les producteurs sont à la merci de ceux qui prêtent le crédit de la société. Ils sont à leur merci. Les financiers, les banquiers qui vont prêter de l'argent peuvent refuser de le prêter, ou mettre des conditions impossibles. Ils mettent l'intérêt, le terme qu'ils veulent pour se faire rembourser. Si on n'accepte pas leurs conditions, on est obligés de se passer de l'argent, de se passer du crédit qui nous appartient (notre propre capacité

de production). Et si on accepte leurs conditions, on s'endette. On s'endette pour toute la production qu'on va faire, et au-delà. Et à cause de cela, la production est souvent paralysée, ralentie, et on n'est pas les propriétaires clairs de ce qu'on produit.

Voilà du côté de la production. À part de cela, comment

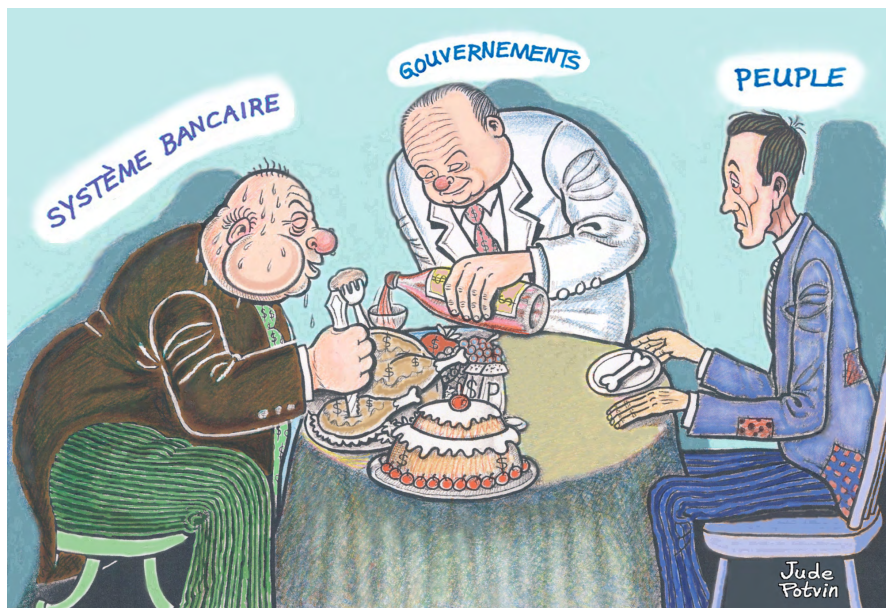
faire pour se procurer les produits qu'on a faits? Il y a des produits qui sont à vendre, ce sont les biens de consommation. Les écoles ne sont pas à vendre, elles sont à utiliser; ce sont les biens de capital.

Les biens de consommation, on les retrouve dans les magasins, mais on en a besoin dans nos maisons. Que faut-il faire pour les obtenir? Il faut les payer. Avec quoi? Avec de l'argent. Et d'où vient cet argent, où est-il né? Il est né, venu au monde dans les banques.

Comment cet argent nous est-il parvenu? Par les salaires, par les dividendes industriels, par les octrois qui viennent des taxes, par les salaires qui viennent de l'argent que les producteurs ont emprunté précisément des exploiters du crédit social.

De plus, l'argent qui nous vient par les salaires ou autrement n'est jamais égal aux prix. Parce que dans le prix, il y a d'autre chose (que le salaire versé aux employés), il y a des charges financières, il y a justement l'intérêt qu'il faut rembourser au banquier. Il y a des paiements qui doivent être faits avant même que le produit vienne sur le marché. Et il y a des taxes qu'il faut donner au gouvernement pour le service de la dette publique. Il y a des réserves que les producteurs sont obligés de faire pour remplacer les biens et les machines quand ils vont être utilisés.

Toutes ces dépenses sont incluses dans le prix de



vente, mais ne sont pas distribuées dans le salaire versé aux employés. On n'est donc pas capable de payer tous ces prix, et le système financier, devant notre incapacité de payer, nous laisse dans la dèche. On reste avec des besoins insatisfaits en face d'une production abondante qui est faite, et en face de la production éminemment plus abondante qui pourrait être faite si on n'y mettait pas l'obstacle financier.

Quand vous avez 500 000 chômeurs dans un pays, ça représente au moins une production de deux milliards de dollars de richesses qui ne sont pas faites. C'est de la production pas faite dans l'année, pourquoi? Parce qu'on a laissé des chômeurs chômer, parce qu'on n'avait pas d'argent pour acheter la production qui était faite. La population dans son ensemble n'est pas capable de payer la production qu'elle fait pour les biens de consommation, pas plus qu'elle est capable de payer pour la production des biens de capital (routes, écoles, etc.) qu'on lui fait payer deux fois, trois fois, alors qu'elle a fait ces biens de capital elle-même.

Personne ne peut nier que c'est une absurdité. C'est le vol le plus manifeste, le plus gigantesque qui ait jamais été inventé, la plus grosse escroquerie de tous les temps.

On emprisonne des petits voleurs qui ne volent pas le millionième de cela. Qu'ils aient volé 100 dollars, 1000 dollars, ce n'est rien en face des financiers qui nous volent par milliards tous les ans. Et on laisse faire ça.

Nous vivons tous dans l'insécurité. On n'est pas sûrs d'avoir notre pain aujourd'hui, et on n'est pas

sûrs de l'avoir demain, alors que le soleil brillera encore demain, que la pluie tombera encore, que le sol produira encore, que les cultivateurs ne demanderont pas mieux que de remplir nos étagères, que les industriels ne demanderont pas mieux que de travailler, que les chômeurs ne demanderont pas mieux que d'aider à faire plus de production. Nous vivons dans un système absurde, un système de voleurs, un système qui nous fait nous manger les uns les autres, un système qui met l'insécurité et l'anxiété dans tous les foyers, qui fait que nous sommes pris par des soucis matériels constants, alors qu'on devrait être débarrassés des soucis matériels en face de tant de richesses.

La dictature de l'argent a corrompu toute la vie économique. Elle a engendré une économie de loups. Elle a vicié la fin de toutes les activités économiques, les ordonnant à la poursuite de l'argent. Elle a développé le culte de l'argent. Elle est satanique.

Il est vain de prétendre venir à bout d'une telle force et d'une telle hérésie par des luttes électorales. Pas même par d'autres moyens exclusivement humains. Il faut savoir demander l'aide du Ciel. Puis, du côté des hommes, remplacer le culte de l'argent par le culte du service, la division par l'union, l'égoïsme par le dévouement.

C'est ce que s'appliquent à pratiquer et à faire pratiquer les apôtres formés à l'école de Vers Demain, les Pèlerins de saint Michel, jour après jour, pas après pas, présentant partout un message qui renseigne, qui invite à la responsabilité personnelle, qui concerte et oriente l'action vers des buts communs à tous.

Louis Even

Quatre livres sur la démocratie économique

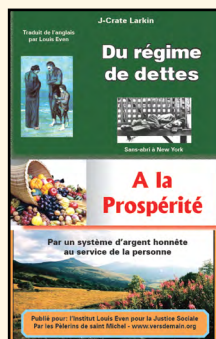
Pour étudier la cause de la crise financière actuelle, nous vous offrons ces livres à un prix spécial, en incluant les frais postaux (prix valables pour le Canada; pour les autres pays, voir notre site web):

La démocratie économique:	13,00\$
Sous le Signe de l'Abondance:	15,00\$
Régime de Dettes à la Prospérité:	8,00\$
Une lumière sur mon chemin:	15,00\$

**Offre spéciale
ensemble
des 4 livres:
40,00\$**



En ajoutant 5 dollars, obtenez un CD avec plus d'une centaine de causeries (fichiers audio MP3) de Louis Even et de Gilberte Côté-Mercier, y compris les causeries incluses dans le livre, et aussi des réflexions d'évêques, pour un total de plus de 80 heures d'écoute.





Prions pour nos défunts



M. Albert Fradette, époux de feu Madeleine Dubreuil, de St-Raphael de Bellechasse, est décédé le 4 juillet 2016 à l'âge de 90 ans. Les Pèlerins de saint Michel expriment leurs sincères condoléances à ses dix enfants: Edith, André, Clément, Clémence, Lucie, Louis, Michel, François, Nathalie, Patricia. Nous nous unissons

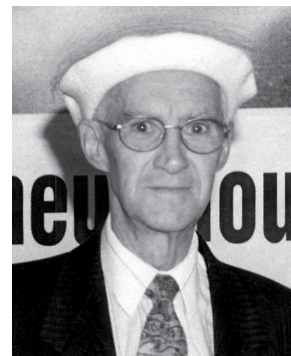
aussi à leurs prières pour le repos de l'âme de leur vénérable père. A la chapelle de la Maison Saint-Michel, Samedi, le 23 juillet 2016, à 8 heures, la sainte Messe a été célébrée pour M. Albert Fradette

Nous nous souvenons de tout ce que monsieur Albert Fradette et son épouse Madeleine Dubreuil ont fait pour l'Oeuvre de Vers Demain, depuis 1964, pendant plus de 50 ans. Pour eux, rien n'était de trop pour aider une Œuvre aussi importante que celle de Vers Demain qui mène le bon combat contre le système d'argent-dette des banquiers, système qui étouffe le monde entier.

Malgré qu'ils tenaient un magasin général qui prenait beaucoup de leur temps et malgré les bons soins qu'ils devaient procurer à leur belle famille de 10 enfants, ils en ont eu 12 – 2 sont décédés très jeunes –, M. et Mme Fradette trouvaient du temps pour accompagner nos Pèlerins à plein temps dans leur apostolat de famille en famille. Ils avaient toujours de la place pour les recevoir à leur table et leur offrir un lit pour la nuit. Ils assistaient à tous les congrès et assemblées de Vers Demain. Dieu se souvient Lui aussi de tous les sacrifices qu'ils se sont imposés pour l'Œuvre de Vers Demain et pour élever leur famille. Ce Dieu de bonté et de miséricorde récompense au centuple. Nous sommes assurés qu'après tant de dévouement, monsieur Fradette a été reçu à bras ouverts au Paradis, et qu'il est maintenant dans la joie promise au bon et fidèle serviteur, il a retrouvé son épouse bien-aimée et ses deux petits enfants; mais il n'oubliera pas ses dix autres qui restent sur la terre, il sera toujours à leurs côtés, prêt à les aider avec des forces renouvelées, et un plus grand amour, en attendant de les recevoir tous, l'un après l'autre au Royaume de la JOIE éternelle. – *Thérèse Tardif*

Henri Lantagne, de Vaudreuil-Dorion, est décédé samedi le 2 juillet 2016, à l'âge de 88 ans. Les Pèlerins de saint Michel expriment leurs sincères et affectueuses condoléances à madame Marguerite Guay-

Lantagne, à ses enfants: Line, Denis, Louise, Jean. A la chapelle de la Maison Saint-Michel, samedi, le 9 juillet 2016 la Messe a été célébrée pour le repos de l'âme de Henri Lantagne. A l'église Saint-Michel de Rougemont une autre Messe a été célébrée pour Henri Lantagne à l'occasion du grand congrès international des Pèlerins de saint Michel, dimanche, 31 juillet.



Monsieur Lantagne et son épouse Marguerite-Guay Lantagne ont été parmi les plus grands apôtres de l'Oeuvre de Vers Demain, depuis 1953. Soixante-trois années de grand dévouement pour une Oeuvre qui s'attaque à la racine même du problème de la pauvreté dans le monde. S'occuper du problème des pauvres pendant tant d'années, n'est-ce pas ce qu'il y a de plus évangélique?

Ils demeuraient à Sherbrooke. Ils ont connu le Crédit Social en 1953, alors qu'ils étaient jeunes mariés, ils attendaient leur premier enfant, Line. Aussitôt, ils ont joint la vigilante équipe de Vers Demain du temps de la région de Sherbrooke. Après quelques années, ils sont déménagés à L'île Bizard-Ste Geneviève, et ils ont joint l'équipe de Montréal. Toutes leurs fins de semaine étaient dédiées à l'apostolat de porte en porte. Ils ne manquaient jamais les assemblées mensuelles à Rougemont. Ils distribuaient des circulaires à profusion, ils participaient à toutes les activités des Pèlerins de saint Michel. Leur fidélité était indéfectible et inébranlable.

Tous ces sacrifices sont inscrits dans le grand livre de Dieu. On sait ce que cela veut dire, donner toutes ses fins de semaine et même ses soirées à l'apostolat. C'est sacrifier les bons temps de repos, de divertissements, en famille ou comme tout le monde le fait. Et monsieur et madame Lantagne ont fait cela pendant tout le temps qu'ils ont eu la santé, au moins pendant 50 années. Henri Lantagne devait être heureux d'offrir cette montagne de sacrifices à Dieu, en arrivant au Ciel. Nous ne doutons pas, qu'après tant de dévouement et tant de souffrances les derniers jours, Henri ait entendu ces paroles du Bon Pasteur: «Viens, cher Henri, bon et fidèle serviteur, entre dans la joie de ton Maître!» – *Thérèse Tardif*

Madame Thérèse Burgaud (née Chéron), de Bouguenais, en France, est décédée à l'âge de 86 ans, le 28 août dernier du cancer des intestins. Elle était la maman chérie de notre vaillant Pèlerin de saint Michel à plein temps, de France, Christian Burgaud.

Elle était aussi l'épouse bien-aimée de Jean Burgaud, un couple très uni, ils se sont mariés le 8 août 1955, ils ont fêté le 61^e anniversaire de leur mariage à l'hôpital. Epoux fidèles qui ont fait le bonheur de leurs enfants. Pendant sa maladie qui l'a fait tellement

souffrir, elle a reçu deux fois le sacrement des malades. Entourée de son époux, de ses enfants et petits-enfants, elle s'est éteinte paisiblement avec toute sa lucidité. Elle a demandé qu'on récite avec elle un dernier Ave Maria, puis elle a prononcé les derniers mots de sa vie terrestre: *Mon Dieu, je vous aime! Mon Dieu, je vous aime!* Elle a levé les yeux vers le ciel, puis, elle les a fermés, sa belle âme s'est envolée au paradis, nous ne pouvons en douter, elle était si bien préparée.



Le Crédit Social est entré dans la maison des Burgaud, par M. René Eraud, un compagnon de travail qui a donné une circulaire de «L'île des Naufragés» à M. Jean Burgaud, celui-ci l'a remise à son fils Christian qui était à l'hôpital après avoir été victime d'un terrible accident de moto. Christian a bien compris et cette lumière est tombée dans un cœur d'apôtre. Au sortir de l'hôpital, Christian s'est mis à distribuer des circulaires. Il allait s'approvisionner chez Etienne Plantive, qui nous commandait des palettes de 50 000 circulaires à la fois. Et c'est ainsi que s'est levée une belle équipe de distributeurs de circulaires dans la région avec M. et Mme Auguste Jeannière, M et Mme Henri Piou et d'autres.

Le plus grand mérite de cette chère Mme Thérèse Burgaud est d'avoir accepté de donner son fils Christian à la belle œuvre des Pèlerins de saint Michel, depuis 1987. N'a-t-elle pas imité un peu, le grand sacrifice de la Sainte Vierge qui a donné son fils pour le salut du monde? On sait combien un Pèlerin à plein temps doit s'imposer de sacrifices dans son apostolat sur la route, ne sachant pas d'une nuit à l'autre, où il sera hébergé et pour les repas, il doit compter sur la générosité des gens. Un cœur de mère s'inquiète et partage tous ces sacrifices. Mais pour ceux qui comprennent l'idéal que poursuit l'Œuvre des Pèlerins de saint Michel ils savent que tous ces sacrifices sont faits pour renverser le trône de Mammon, le dieu de l'argent, qui domine tous les pays du monde avec son système d'argent-dette, et de faire régner le Christ dans nos cœurs et sur toutes les nations pour le grand bonheur de l'humanité. C'est notre participation au triomphe du Cœur Immaculé de Marie promis à Fatima.

M. et Mme Burgaud aimaient beaucoup la très Sainte Vierge. Ils allaient souvent en pèlerinage prier la Madone dans ses nombreux sanctuaires de France et d'autres pays. Ils récitaient le chapelet tous les jours. Voilà la raison de leur réussite familiale. Christian m'a dit en terminant un téléphone: «Merci, mon Dieu, de m'avoir donné de tels parents.» – *Thérèse Tardif*

M. Jean-Claude Viens, de Sainte-Angèle-de-Monnoir, près de Rougemont, est décédé le 26 juillet 2016 à l'âge de 86 ans. Il était le frère de feu Joseph Viens et oncle de Patrice, Joël et Serge Viens.

Jean-Claude Viens faisait partie des Pèlerins de saint Michel depuis plus de 25 ans. Il s'est donné à plein temps bénévolement, comme travailleur manuel pour l'entretien du grand terrain de nos deux maisons, la Maison Saint-Michel et la Maison de l'Immaculée. Les visiteurs nous félicitaient pour la beauté des lieux, due au travail caché de l'humble Jean-Claude Viens. Il s'occupait aussi de vider les poubelles et de multiples autres travaux. Homme de foi profonde, il priait beaucoup et il entretenait aussi le terrain de son église.



Ce dernier assistait à tous nos congrès et assemblées à Rougemont. Il aimait porter le béret blanc. C'est l'occasion de faire savoir à nos lecteurs, ce que nous avons appris nous-mêmes après plusieurs années que nous avons adopté notre béret blanc comme moyen de propagande. Il porte les trois couleurs du saint Rosaire: le blanc du drapeau et de notre béret, qui représente «la pureté d'intention», est la couleur des Mystères joyeux. La flamme rouge qui représente le feu sacré de l'apostolat, est la couleur des mystères douloureux; l'or couleur du livre qui représente «l'éducation», est la couleur des mystères glorieux. Et qu'en est-il des nouveaux mystères lumineux ajoutés au Rosaire par le Pape saint Jean-Paul II. Les rayons d'or qui proviennent de la flamme de l'apostolat, ne représentent-ils pas la lumière diffusée par le journal Vers Demain, propagé par l'apostolat de ses propagandistes. Ce ne sont pas des vérités de foi, mais on peut se réjouir de cette similitude. Les apôtres de Vers Demain ne sont-ils pas aussi d'ardents propagandistes du Rosaire?

Jean-Claude Viens est décédé le 26 juillet, en la fête de la bonne sainte Anne. Elle a dû l'inviter, avec sa bonté de grand-maman, à participer, avec elle, aux festivités célestes du grand jour de sa fête.

Que Jésus Miséricordieux, en cette sainte année de la Miséricorde, le reçoive dans son Royaume de paix, de joie et de bonheur éternels. – *Thérèse Tardif*

Madame Thérèse Levesque de Saint-Quentin, au Nouveau-Brunswick, est décédée le 3 novembre 2015 à l'âge de 95 ans et 10 mois. Elle était la fille de feu François Levesque, un des premiers disciples de Louis Even. Avant même de publier le journal Vers Demain en 1939, M. Even tenait des assemblées à travers le pays. Il est allé au Nouveau-Brunswick dès 1936. C'est dans l'une de ces premières assemblées qu'il a conquis François Levesque. Sa fille Thérèse l'a suivie dans ses convictions et offrait gratuitement repas et hébergement aux Plein-temps de Vers Demain qui allaient faire le porte en porte à St-Quentin, elle les recevait joyeusement, peu importe le nombre de jours. Notre beau mouvement s'est bâti sur la générosité d'une multitude de familles comme Mme Thé-

► rèse Levesque, à travers le Canada, les États-Unis, la France, etc. Le mouvement n'aurait pas pu tenir sans ce réseau de familles qui reçoivent les apôtres de Vers Demain. En retour que tous nos Pèlerins prient pour le repos de l'âme de la chère défunte. — *Thérèse Tardif*

Mme Blanche Foley Gareau, d'Ottawa, est décédée le 26 juin 2016, à l'âge de 92 ans et 8 mois. Blanche Foley est venue à deux Sièges de Jéricho. Elle a fait la croisade avec moi. Elle a reçu des pèlerines à

coucher. Elle était un membre important de la Légion de Marie. Elle disait que la croisade des Pèlerins de saint Michel était semblable à la Légion de Marie. Elle avait connu les Bérêts Blancs dans sa jeunesse. Du 11 juin au 26, elle ne mangeait, ni ne buvait. mais elle a tardé à mourir. J'ai perdu une amie, une compagne de prière. — *Simone Gingras*

Sincères condoléances à nos familles éprouvées par un deuil. Nos prières les accompagnent.

«*La Miséricorde de Dieu est pleine de vie*»

Lors de la veillée de prière des Journées mondiales de la Jeunesse (JMJ) à Cracovie, le samedi 30 juillet 2016, où plus de 500 000 jeunes étaient réunis avec le Pape François, trois jeunes ont délivré leur témoignage sur leurs parcours de foi. La première, Natalia, une Polonaise de Łódź, a évoqué la façon dont elle avait renoué avec le sacrement de la confession un dimanche de la Divine Miséricorde, en 2012, après avoir passé vingt années loin de l'Eglise. Voici son témoignage:

Le 15 avril 2012, un dimanche, je me suis réveillée dans mon appartement de Łódź. C'est la troisième plus grande ville de Pologne. J'étais alors rédactrice en chef de magazines de mode et depuis 20 ans je n'avais rien en commun avec l'Eglise. J'allais de succès en succès au travail, je sortais avec de sympathiques garçons, je vivais de soirée en soirée – et c'était le sens de ma vie. Tout était super.

Mais ce jour d'avril 2012, je me suis réveillée en réalisant avec inquiétude que ce que je faisais de ma vie était loin du Bien. J'ai compris que je devais aller me confesser ce jour-là. Je ne savais pas bien ce qu'il fallait faire, alors j'ai recherché sur Google. Dans un des articles que j'ai trouvé, j'ai lu cette phrase: Le Christ est mort par amour pour nous. J'ai alors compris: le Christ est mort parce qu'il m'aime; il veut me donner pleinement la vie ; et moi, indifférente, je suis assise dans la cuisine à fumer une cigarette. J'en pris soudain conscience, et fondis en larmes.

Je pris une feuille de papier, et je me mis à dresser la liste de mes péchés. Tous étaient évidents, ils me sautaient aux yeux, et je m'aperçus que j'avais violé tous les Dix Commandements. Je sentais le besoin de parler à un prêtre. J'ai trouvé sur internet qu'à quinze heures il y aurait la possibilité de se confesser à la cathédrale.

J'y courus, mais j'avais peur que le prêtre me dise: «Tes péchés sont trop lourds, je ne peux rien pour toi». Malgré cela je pris mon courage à deux mains et me rendis au confessionnal. J'ai tout raconté, et j'ai beaucoup pleuré. Le prêtre ne disait rien. Quand j'eus fini, il me dit: «C'est une très belle confession».

Je ne savais pas du tout ce qu'il voulait dire par là, il n'y avait rien de beau dans ce que je lui ai rapporté.

«Tu sais quel jour nous sommes aujourd'hui?– dit-il. Le dimanche de la Miséricorde. Tu sais quelle heure il est? Il est quinze heures passées, c'est l'heure de la Miséricorde. Tu sais où tu te trouves? Dans la cathédrale, là où Sœur Faustine priait quotidiennement, quand elle habitait encore à

Łódź. C'est justement à elle que le Seigneur a dit qu'en ce jour Il pardonnerait tous les péchés, quels qu'ils soient. Tes péchés sont pardonnés. Ils ont disparu; ne retourne pas vers eux, n'y repense même pas.»

C'était des mots forts. Pourtant, en allant me confesser, j'étais persuadée que j'avais perdu la vie éternelle de façon irréversible; et pourtant, j'ai entendu que Dieu a effacé ce que j'avais fait de mal dans ma vie pour toujours. Que depuis toujours Il m'attendait, et avait choisi le jour de cette rencontre avec Lui. Je sortis de l'Eglise comme d'un champ de bataille: atrocement fatiguée, mais réjouie, avec le sentiment de victoire et la conviction que Jésus rentre avec moi à la maison.

Durant ces deux dernières années j'ai préparé les JMJ à Łódź, pour que les autres puissent vivre l'expérience que j'ai moi-même vécue. La Miséricorde de Dieu est pleine de vie, et jusqu'aujourd'hui elle perdure. J'en suis le témoin, et je souhaite la même chose à chacun d'entre vous.

Source: <http://saltandlighttv.org/blogfeed/getpost.php?id=17750&language=fr>



La paralysie du «divan-bonheur»

Discours du Pape aux jeunes du monde entier



Cette année, les Journées mondiales de la jeunesse ont eu lieu sous le thème : «Heureux les miséricordieux, car ils obtiendront miséricorde». Providentiellement, ces Journées ont eu lieu en l'année jubilaire de la miséricorde, et à Cracovie, l'endroit-même où ont vécu deux personnages clés de la miséricorde de Dieu: sainte Faustine Kowalska, et Karol Wojtyła, archevêque de Cracovie qui allait devenir le pape Jean-Paul II, qui allait lui-même canoniser sœur Faustine et instituer la fête de la Miséricorde Divine. Voici des extraits du discours que le Pape François a adressé aux jeunes durant la veillée de prière, le samedi 30 juillet 2016:

Dans la vie, il existe une paralysie dangereuse et souvent difficile à identifier, et qu'il nous coûte beaucoup de reconnaître. J'aime l'appeler la paralysie qui naît lorsqu'on confond le BONHEUR avec un DIVAN ! Oui, croire que pour être heureux, nous avons besoin d'un bon divan. Un divan qui nous aide à nous sentir à l'aise, tranquilles, bien en sécurité. Un divan – comme il y en a maintenant, modernes, avec des massages y compris pour dormir – qui nous garantissent des heures de tranquillité pour nous transférer dans le monde des jeux vidéo et passer des heures devant l'ordinateur. Un divan contre toute espèce de douleur et de

crainte. Un divan qui nous maintiendra enfermés à la maison sans nous fatiguer ni sans nous préoccuper. Le «divan-bonheur» est probablement la paralysie silencieuse qui peut nous nuire davantage, qui peut nuire davantage à la jeunesse.

«Et pourquoi en est-il ainsi, Père ?» Parce que peu à peu, sans nous en rendre compte, nous nous endormons, nous nous retrouvons étourdis et abrutis. Avant-hier, je parlais des jeunes qui vont à la retraite à 20 ans; aujourd'hui, je parle des jeunes endormis, étourdis, abrutis tandis que d'autres – peut-être plus éveillés, mais pas les meilleurs – décident de l'avenir pour nous. Sûrement, pour beaucoup il est plus facile et avantageux d'avoir des jeunes étourdis et abrutis qui confondent le bonheur avec un divan; pour beaucoup, cela est plus convenable que d'avoir des jeunes éveillés, désireux de répondre, de répondre au rêve de Dieu et à toutes les aspirations du cœur.

Vous, je vous le demande, je le demande à vous: voulez-vous être des jeunes endormis, étourdis, abrutis ? [Non !]. Voulez-vous que d'autres décident de l'avenir pour vous ? [Non !]. Voulez-vous être libres ? [Oui !]. Voulez-vous être éveillés ? [Oui !]. Voulez-vous lutter pour votre avenir ? [Oui !]. Vous n'êtes pas très convaincus... Voulez-vous lutter pour votre avenir ? [Oui !].

Mais la vérité est autre: chers jeunes, nous ne sommes pas venus au monde pour «végéter», pour vivre dans la facilité, pour faire de la vie un divan qui nous endorme; au contraire, nous sommes venus pour autre chose, pour laisser une empreinte. Il est très triste de passer dans la vie sans laisser une empreinte. Mais quand nous choisissons le confort, en confondant bonheur et consumérisme, alors le prix que nous payons est très mais très élevé: nous perdons la liberté. Nous ne sommes pas libres de laisser une empreinte. Nous perdons la liberté. C'est le prix. Et il y a tant de gens qui veulent que les jeunes ne soient ►

La veillée avec les jeunes s'est terminée avec l'adoration eucharistique. À remarquer au fond de l'estrade la grande image de Jésus miséricordieux.



Return undeliverable U.S. addresses to:

MICHAEL
P.O. Box 38
Richford, VT 05476-0038
U.S.A.

(Nos abonnés des États-Unis qui veulent nous contacter devraient utiliser l'adresse:
P.O. Box 86, South Deerfield, MA 01373)

U.S. Postage Paid
Standard mailing
Permit No. 11
Richford, VT 05476
USA

Retournez les copies non livrables au Canada à:

VERS DEMAIN
Maison Saint-Michel
1101, rue Principale
Rougemont, QC, J0L 1M0
Canada



Imprimé au Canada

Assurez-vous de renouveler votre abonnement avant la date d'échéance. (La première ligne indique l'année et le mois.)

«Jésus t'appelle pour construire un monde meilleur. Il veut construire avec toi. Et toi, que réponds-tu? Oui ou non?»

► pas libres; il y a tant de gens qui ne vous aiment pas beaucoup, qui vous veulent abrutis, étourdis, endormis, mais jamais libres. Non, cela non! Nous devons défendre notre liberté. (...)

Chers amis, Jésus est le Seigneur du risque, il est le Seigneur du toujours «plus loin». Jésus n'est pas le Seigneur du confort, de la sécurité et de la commodité. Pour suivre Jésus, il faut avoir une dose de courage, il faut se décider à changer le divan contre une paire de chaussures qui t'aideront à marcher, sur des routes jamais rêvées et même pas imaginées, sur des routes qui peuvent ouvrir de nouveaux horizons, capables de propager la joie, cette joie qui naît de l'amour de Dieu, la joie que laissent dans ton cœur chaque geste, chaque attitude de miséricorde.

Aller par les routes en suivant la «folie» de notre Dieu qui nous enseigne à le rencontrer en celui qui a faim, en celui qui a soif, en celui qui est nu, dans le malade, dans l'ami qui a mal tourné, dans le détenu, dans le réfugié et dans le migrant, dans le voisin qui est seul. Aller par les routes de notre Dieu qui nous invite à être des acteurs politiques, des personnes qui pensent, des animateurs sociaux. Il nous incite à penser à une économie plus solidaire que celle-ci. Dans les milieux où vous vous trouvez, l'amour de Dieu nous invite à porter



la Bonne Nouvelle, en faisant de notre propre vie un don fait à lui et aux autres. Et cela signifie être courageux, cela signifie être libre. (...)

Dieu attend quelque chose de toi. Avez-vous compris? Dieu attend quelque chose de toi, Dieu veut quelque chose de toi, Dieu t'attend. Dieu vient rompre nos fermetures, il vient ouvrir les portes de nos vies, de

nos visions, de nos regards. Dieu vient ouvrir tout ce qui t'enferme. Il t'invite à rêver, il veut te faire voir qu'avec toi le monde peut être différent. C'est ainsi: si tu n'y mets pas le meilleur de toi-même, le monde ne sera pas différent. C'est un défi!

Le temps qu'aujourd'hui nous vivons n'a pas besoin de jeunes-divan, mais de jeunes avec des chaussures, mieux encore, chaussant des crampons. (...) Aujourd'hui Jésus, qui est le chemin, t'appelle toi, toi, toi [le Pape désigne chacun] à laisser ton empreinte dans l'histoire. Lui, qui est la vie, t'invite à laisser une empreinte qui remplira de vie ton histoire et celle de tant d'autres. Lui, qui est la vérité, t'invite à abandonner les routes de la séparation, de la division, du non-sens. Es-tu d'accord? [Oui!]. Es-tu d'accord? [Oui!]. Que répondent maintenant – je veux voir – tes mains et tes pieds au Seigneur, qui est chemin, vérité et vie? Es-tu d'accord? [Oui!]. Que le Seigneur bénisse vos rêves!